

## Le conte, outil d'éducation

### Compte-rendu de la journée de témoignages et d'échanges organisée par l'APACC, au théâtre de l'Echo, le 25 février 2020

#### - Matinée février

- Tour de chaises avec nom des participant.e.s ( du matin) **p 3**
- Précision apportée par Suzy sur la différence entre conte, oral et oralité. **p 4**
- Présentation par Françoise Diep du témoignage de Serge Mauhourat. Instituteur, il enseigne dans la vallée d'Aspe en français et béarnais. Il pratique les cercles conteurs dans des classes bilingues français – béarnais, et dans des classes allophones. **p 4 et 5**
- Nathalie Thibur, précise la position difficile des enseignants vis-à-vis du cercle conteur, due à leur formation initiale. **p 5**
- Suzy parle du film « Au pays du conte » où on voit des enseignants pratiquant les cercles conteurs. **p 6**
- Nathalie Labarre parle de sa position en tant qu'enseignante vis-à-vis de son institution. **p 6**
- Mathilde de Lapeyre et Suzy parlent de diverses façons de « contenter » l'institution tout en respectant la philosophie des cercles conteurs. **p 7**
- Nathalie Thibur parle de la nécessité de mettre en réseau les divers acteurs (conteurs et enseignants) qui pratiquent les cercles conteurs afin qu'ils puissent s'entraider, se nourrir mutuellement de leurs réussites, échecs et questionnements, et de l'expérience qu'elle en a dans son secteur (Clermont Ferrand – Saint Etienne). **p 7 et 8**
- Gigi Bigot fait le parallèle avec son expérience en psychologie institutionnelle et parle de la nécessité et de la fragilité de ce genre de groupe. **p 8**
- Nathalie Th et Suzy clôturent sur ce que transmettent les contes et le choix du répertoire. **p 8 et 9**
- Témoignage d'Hélène Loup qui a reçu des contes oralement dans son enfance et explique le rôle du conte dans sa vie personnelle en tant qu'enfant puis en tant que maman, et enfin en tant que conteuse professionnelle pratiquant beaucoup le conte dans les écoles. **p 9, 10 et 11**
- Suzy explique un des problèmes de l'éducation en France qui inverse les priorités, d'abord apprendre à parler avant d'apprendre à écrire. **p 12**
- Série de témoignages sur ce qu'apporte le conte aux enfants. **p 12**
- **Les cercles conteurs : p 13 à 28**
- Nathalie Thibur propose un cercle conteur, explique les règles puis conte « la tour jusqu'à la lune ». **p 13**
- Réactions sur le contenu du conte. **p 14**
- Définition précise de ce qu'est un cercle conteur et quelques-unes de ses règles : le répertoire commun, la régularité, le cercle où chacun est à la même hauteur. **p 15**
- Discussion animée sur le passé simple, les « pour » et les « contre ». **p 15, 16, 17**

#### 25 février -Après-midi

- Témoignage Mathilde de Lapeyre, sa découverte des cercles conteurs par Suzy, ses expériences avec les enfants d'école maternelle, sa façon de pratiquer, ses succès et ses difficultés, sa façon de gérer la relation avec l'Education Nationale pour monter des projets et les faire financer, son travail avec les crèches et les assistantes maternelles, son choix de répertoire. **p 18, 19, 20**
- La pratique (Mathilde, Nathalie TH, Suzy): le nombre de séances avant que les enfants racontent, les réactions des élèves qui ont déjà pratiqué les cercles conteurs dans la même école et ce qu'on peut proposer (cf le film « Au pays du conte » fait par le CNRS), la durée des séances, les retombées dans les familles, le répertoire, la liberté d'écouter ou non et de garder le désir et le plaisir. **p 21, 22, 23, 24**
- Discussion autour du fait de poser ou non des questions à la fin de chaque racontée, la position de Mathilde et celle de Nathalie Th. **p 23, 24**
- Les retombées sur le reste de l'enseignement: autonomisation des enfants, obligation consentie par les enseignants de ne pas exploiter pédagogiquement les contes partagés dans les cercles conteurs. **p 23-28**

- Nathalie Labarre commence à parler de son expérience depuis 4 ans avec deux classes de sixième, la conteuse Claire Guillermin et le vidéaste Samuel Lebrun dans un collège du Maine et Loire. **p 28**
- Nathalie Labarre explique son travail avec la vidéo, la création d'un web doc et le début d'une web série. Elle parle de la soirée « domino conte » avec les parents, où les enfants ont raconté à leurs familles puis les ont invitées à raconter. **p 29**  
Elle évoque le fait que les enfants de sixième vont conter à des enfants d'école primaire en CP et CE1.
- Nathalie L parle des gains en termes de vocabulaire et de conjugaison pour les enfants en difficulté de langage. **p 30**  
Elle cite les règles explicites de fonctionnement énoncées à chaque séance (on écoute, on s'entraide, on a le droit de se tromper, on ne se moque pas, on ose) qui aident au fonctionnement général de la classe. Elle parle de la relation qui s'instaure entre élèves et entre elle et les élèves, et du regard mutuel qui s'installe. **p 30**
- Elle liste des difficultés, des problèmes : difficulté de trouver des conteurs disponibles, un travail qui demande énormément de temps, financement, organisation annuelle de l'enseignement, faire de l'oral avec un effectif de 28 élèves, Le choix du répertoire, par qui et comment. **p 31**  
Pour l'enseignante : les histoires qui changent chaque semaine et l'impossibilité pour Nathalie de les maîtriser.  
Propositions d'aide pour s'essayer à conter. Le manque de confiance. **p 33,34**
- Question sur quand les élèves content-ils et content-ils les contes en entier ?
- Autre difficulté exprimée par Nathalie L : la position de professeure dans laquelle les enfants la ramènent, difficulté de savoir où se situer.
- Point de vue de Nathalie Thibur en réponse à cette difficulté. **p 34**
- Suzy exprime à Nathalie L son point de vue sur sa façon de faire et lui propose une rencontre pour lui expliquer ce qu'elle veut dire par là. **p 34**
- Discussion sur l'expérience de Nathalie Labarre entre les participant.e.s,
- Apparemment le cercle conteur c'est très simple, en fait toute une série de détails indispensables à respecter pour atteindre l'objectif, un renversement des paradigmes habituels de l'Education Nationale.
- Montre le côté indispensable des réseaux où l'on échange sur les expériences, les pratiques pour dépasser les difficultés. De l'intérêt d'expérimenter, se tromper, puis recalculer. **p 35**
- Catalina Pineda parle de son expérience en tant que conteuse non francophone désireuse de conter dans les écoles. **p 35**
- Catalina Pineda expose sa façon d'associer les adultes dans ce « cheminement du circuit de la parole ».
- Suzy parle de la définition du langage par une femme peule.
- Nathalie L clôture son témoignage en évoquant les contes racontés par ses élèves pendant et à la fin de l'année.
- François témoigne de son expérience dans un partenariat bibliothèque-collège-conteur où il a partagé son travail d'artiste créateur avec des élèves de sixième. **p 36, 37**
- Isabelle Gourdet parle de sa motivation de départ pour entrer dans le projet conte : la violence à la sortie des classes, son petit garçon qui avait une difficulté avec l'école. **p 38, 39**  
Elle raconte comment elle a monté le projet et créé le collectif « les histoires à la bouche » qui fédère des partenaires dans toute la région parisienne (91, 94, 77) et auquel elle se consacre aujourd'hui totalement.  
Elle parle de la pétition qu'elle a mise en route depuis trois ans pour que soit diffusé l'outil que propose Suzy et qu'elle réactualise chaque année.  
Elle parle de la lettre de Suzy envoyée au ministre Julien Denormandie après une émission sur France Culture. **p 40**
- Discussion autour de la lettre au ministre (incluse dans le texte) et son résultat : silence de l'institution.
- Pourra-t-on progresser ? L'expérience de la CNV (communication non violente) dans les écoles, comment elle s'est diffusée. **p 41**

## Ouverture de la journée du 26 février

Claire Guillermin présente la journée, et inaugure le tour de chaises

- **1 Claire Guillermin**, conteuse, Angers
- **2 Lucille Floreal**, conteuse et danseuse, nomade
- **3 Isabelle Gourdet**, conteuse, 91
- **4 Nathalie Thibur**, conteuse, Puy de Dôme près de Clermont Ferrand
- **5 Pepito Mateo** « conteur par malentendu », Paris et Bretagne
- **6 Marie Laure Giannetti**, conteuse amateur en transition vers la professionnalisation, Normandie, (formée par Eugène Guignon, conteur et professeur des écoles, organise le festival de Fresquiennes)
- **7 Catalina Pineda**, conteuse de Bagnolet (93), originaire de Colombie : « il faut être un peu fou pour ne pas devenir plus fou »
- **8 Marc Galliot**, conteur amateur, militant de Survival International, intéressé pour redonner la visibilité aux peuples « premiers » et par les contes autochtones
- **9 Mary Myriam**, conteuse, Sud de Bordeaux, aime faire des « biographies contées »
- **10 Halima Hamdane**, romancière et conteuse, Paris, originaire du Maroc.
- **11 Françoise Diep**, conteuse, sud-est, à côté de Nîmes, représente **Serge Mauhourat** de la Vallée d'Aspe (Hautes Pyrénées), professeur des écoles en classe de langue béarnaise et conteur.
- **12 Mathilde de Lapeyre**, sud est à côté de Montpellier, conteuse, conte à l'école depuis 6 ans, article dans La Grande Oreille.
- **13 Suzy Platiel**, ethno linguiste, Paris (invite à la retrouver tous ceux de la région parisienne)
- **14 Stéphanie James**, conteuse, Drôme
- **15 Joël Collet**, Paris, conteur en chemin
- **16 Tiphaine Levailant**, conteuse, Maine et Loir, région de Saumur
- **17 Nicolas Nedelec**, La Grande Oreille, Paris, numéro spécial prévu sur le conte à l'école, projet Erasmus avec des écoles d'autres pays européens. But : créer un site internet qui soit une « boîte à outils » pour accompagner les enseignants, leur donner des infos, des tuyaux, le maximum d'éléments pour les inciter à oser utiliser le conte à l'école, les raconter sans le livre.
- **18 Nathalie Delamarre**, conteuse amateur, Paris, a rejoint la Grande Oreille pour aider au projet Erasmus
- **19 Nathalie Labarre**, Angers, pas conteuse, enseignante qui utilise le conte dans son collège avec Claire Guillermin dans des classes de 6<sup>ème</sup> (1 fois par semaine, thème conte et oralité)
- **20 Gigi Bigot**, conteuse, ex enseignante pour enfants autistes et psychotiques, le conte devrait faire partie du cursus des enseignants, passionnée par ce que la parole symbolique du conte peut apporter à notre monde d'aujourd'hui.
- **21 Luc Devèze**, conteur, 94
- **22 Catherine Chrisman**, revient au conte après une parenthèse de travail, a suivi la formation longue du CMLO (Centre Méditerranéen de Littérature Orale, Alès)
- **23 Claire Garrigue**, conteuse, Normandie, près de Caen
- **24 Ann Karen de Tournemire**, conteuse et romancière, formée au CLIO, rentre de 20 ans d'expatriation (Maroc, Laos, Luxembourg, Belgique) pendant lesquels elle a conté en français à des enfants pas forcément francophones.
- **25 Michel Dambron**, conteur professionnel, collectif « Paris conteurs »
- **26 Antonietta Pizzorno**, conteuse, Paris, Italie, (en Italie, outil pédagogique)
- **27 Hélène Loup**, conteuse, 91

### **Réactions de Suzy en entrée aux propos des participant.e.s**

*Deux personnes ici pour parler du conte ont utilisé le terme d'oral et d'oralité. Je voudrais apporter des précisions à ce sujet. Le mot oral n'existe que depuis la naissance de l'écriture pour marquer l'opposition entre ce qu'on reçoit oralement et ce qu'on reçoit par écrit. Or le conte existait avant l'écriture. Donc le conte n'est pas l'oralité, le nommer ainsi est un contresens. C'est de la parole, pas de l'oralité. Je vous explique pourquoi.*

*La parole, à part maintenant avec tous les nouveaux appareils, c'est à 90% l'expression en communication directe, en face de l'autre. En tant que linguiste, je vous explique la différence fondamentale entre la parole et l'oralité. La parole -c'est ce qu'on ne nous a pas appris à nous, les occidentaux- c'est qu'en même temps que vous parlez en face de votre interlocuteur, vous êtes conscient des réactions instinctives de celui/celle qui vous écoute. Si vous avez été correctement éduqués, vous en tenez compte pour éventuellement modifier ce que vous racontez.*

*C'est pour ça que la parole, ce n'est pas l'oralité. L'oralité, c'est reprendre des textes qui ont été écrits, donc que vous avez reçus sans les réactions qui éventuellement les modifient. Puisque vous êtes majoritairement des conteurs, vous savez très bien que pour raconter un conte, vous le dites avec ce que votre cœur, donc votre corps, ont reçu, pas seulement votre cerveau. L'oralité c'est le cerveau, la parole c'est les deux.*

*Rappelez-vous bien que l'éducation nationale ne parle que d'oralité, donc depuis le départ fait un contresens fondamental. Tous les linguistes vous expliqueront que dans la compréhension de ce que vous recevez via le langage, quand c'est par la parole, 35% passe par le sens des mots, 65% par l'intonation, le regard, les gestes de la personne qui parle. Cette dimension est totalement perdue dans l'oralité.*

### **Françoise Diep :**

Je vais tenter de porter le témoignage de **Serge Mauhourat**, instituteur-conteur qui raconte en langue béarnaise (c'est de l'occitan) dans la vallée d'Aspe, une vallée pyrénéenne près de la frontière espagnole, au sud de Pau. Depuis des années Serge utilisait le conte (dans sa classe) parce qu'en Occitanie, et dans la langue occitane, c'est une pratique courante.

Un jour il a vu le film du CNRS parlant du travail de Suzy et de Jean Christophe Gary intitulé « Au pays du conte ». C'est sur internet, libre de droits et extrêmement démonstratif. On y entend le discours de Suzy, et on y voit à la fois ce qu'elle a fait à l'époque avec les villageois du pays San et un travail qui s'est fait à Perpignan avec des élèves d'un collège près de Perpignan, à l'Ille sur Têt.

Serge a vu ce film et s'est dit « c'est ça, j'ai enfin compris ce que j'ai envie de faire ». Il a commencé à essayer d'en parler autour de lui, jusque-là il pratiquait seul, dans son coin. Il s'est dit « il faut que je diffuse. ». Aujourd'hui il n'a pas pu venir, il m'a envoyé un texte assez long, je vais essayer de le résumer le plus fidèlement possible.

Serge est extrêmement désireux d'échanger avec d'autres qui font la même chose que lui, car il trouve très important que les différentes expériences et les stratégies employées par les un.es et les autres soient partagées pour faire en sorte que l'Education Nationale s'empare de ce formidable outil. (J'ai toutes ses coordonnées).

Deuxième élément : il raconte à la fois en occitan et en français. Il dit que ses élèves ne sont pas « deux fois monolingues mais vraiment bilingues. » Il fait ce que tu évoquais Suzy, c'est-à-dire du « tressage des langues ». Par moments il parle en occitan, par moments en français etc... et les enfants reprennent ce qu'il a dit avec une immense facilité (comme les enfants qui ont une mère et un père qui ne parlent pas la même langue et

qui naviguent librement d'une langue à l'autre). Il cite la réaction des enfants : « En fait monsieur, quand tu nous apprends à conter, ça nous aide à mieux parler ». C'est les gamins qui lui disent ça. Serge ajoute : « vous savez quoi ? Les enfants veulent apprendre, ils ne veulent pas « qu'on leur apprenne ». Ça concerne son travail dans des classes à plusieurs niveaux comme on en a en zone rurale (il a cette année un CE2-CM2).

Il intervient aussi dans des classes dites « allophones », c'est-à-dire avec des élèves dont la langue première n'est pas le français. Avec eux il utilise aussi le conte en langue d'oc, et il dit que ces enfants s'en emparent eux aussi très facilement. Pour eux ça n'est pas une matière scolaire évaluée, pesée, mesurée. Du coup ils ont du plaisir à prendre la parole, et le résultat est phénoménal, ils font des progrès dans toutes les disciplines. Il donne un exemple : dans la langue occitane les règles de grammaire et l'ordre des mots dans les phrases n'est pas le même qu'en français d'oïl. Il dit que les règles de l'orthographe française sont plus faciles à saisir quand on commence par la langue occitane. En effet la façon dont les mots se suivent en langue d'oc fait que les enfants ne font pas de fautes ensuite en français. Par exemple pour comprendre les règles d'écriture du pluriel (le « nt » à la fin des mots), c'est beaucoup plus simple quand on part de l'occitan (à démontrer par Serge, je n'ai pas la connaissance suffisante).

Quelques phrases de Serge : « L'enfant à qui on raconte une histoire n'est pas spectateur, il est l'acteur de ce qu'il imagine. » « Ce qui est génial, c'est que les enfants perçoivent très vite que lorsqu'ils racontent une histoire à dix personnes, au bout ça fait onze histoires. Il y a les dix histoires que chacun a vues dans sa tête, qu'il a imaginées et dont il va s'emparer, plus la onzième qui a été contée par l'enfant conteur. Comme ça n'est pas écrit, chacun a la liberté de s'en emparer, de la faire sienne.

Sa stratégie : il conte, il conte, il conte, puis il dit « oh, je suis fatigué aujourd'hui, vous ne pourriez pas raconter vous aussi ? C'est très informel. Comme il le dit « ils voient venir l'hameçon gros comme une maison, mais ça ne fait rien, ils s'en emparent très vite ». Il n'impose pas d'ordre dans la prise de parole. Cette prise de parole est un peu collective au départ : un démarre, un autre rebondit, puis un autre etc... ce qui ne veut pas dire que l'un d'entre eux ne dit jamais rien. En fait cet entraînement fonctionne et tout le monde prend la parole dans la détente et sans avoir peur qu'on le note ou qu'on le juge à la sortie.

Il s'agit là d'un CE2-CM2, mais il a aussi travaillé avec des enfants plus jeunes. Maintenant il démarre ses contes en oc à la maternelle.

Ayant été « saisi » par le virus, car ça fait pas mal d'années qu'il pratique cette méthode, il a réussi à s'introduire à l'inspection et à l'INSPE, l'ancien IUFM de Pau. Il a réussi à y faire entrer le conte, il a monté un module pour de futurs enseignants, et il dit que c'est là qu'il rencontre le plus de difficultés. Il essaie de leur faire raconter des contes mais ils lui répondent : « je n'ose pas ; j'ai besoin du livre pour me rappeler de l'histoire ; le texte écrit me sécurise ; c'est très difficile de conter, il faut être conteur ; conter ne fait pas partie des compétences à travailler en classe, ce n'est qu'un loisir ; les enfants ont besoin des images pour s'intéresser à l'histoire... » etc

Serge pense qu'ils ont été conditionnés parce qu'ils ont démarré leur cursus dans une culture de l'échec, ont avancé par l'échec et ont été toujours notés, surveillés, évalués... Ils ne sont pas habitués à se dire qu'un échec n'a pas d'importance, que ce n'est qu'un essai qu'il faut renouveler pour aller plus loin. C'est très français ça... Il fait donc comme avec les enfants avec ces adultes-là. Il conte, il conte, puis à un moment il s'arrête : « ah zut, j'ai oublié ! Je n'y arrive pas ! Qu'est-ce que j'avais dit là au fait ? »... et il les attrape par le plaisir, le désir de l'écoute. Il n'y a que ça qui marche. La difficulté ensuite c'est d'entretenir la flamme. Il faut nourrir, ne pas rester seul dans son coin, avoir une communication le plus souvent possible avec d'autres qui pratiquent de la même manière pour que les enseignants continuent à conter. En effet il faut que cette activité conte en classe soit régulière, gratuite et valorisée.

**Nathalie Thibur** : je veux rebondir sur le témoignage de Serge. Avant de devenir conteuse j'étais enseignante, et pendant un certain temps j'ai été les deux à la fois. Quand j'ai rencontré Suzy, elle m'a permis de faire le lien et d'utiliser le conte comme un outil de médiation dans mon métier alors qu'avant pour moi ce n'était

que la partie artistique à laquelle j'accédais. A partir de là, en étant encore dans la maison « Education Nationale », j'ai commencé à sensibiliser les enseignants pour leur faire mettre en place des « cercles conteurs ». Je rejoins tout à fait ce que dit Serge, c'est-à-dire que c'est très très important d'entretenir la flamme. Je vous parlerai après de notre façon de faire pour nous nourrir, mais avant je voudrais ajouter quelque chose en lien avec ce que Serge disait. Les enseignants, c'est compliqué pour eux en règle générale pour la raison dont parle Serge (la culture de l'échec), mais aussi je pense pour une autre raison. On les formate à être des professionnels et en tant que professionnels à être capables d'évaluer leur action pédagogique, à avoir des critères et à savoir exactement quand ils font ceci ou cela ce que ça provoque chez leurs élèves et à pouvoir remplir des cases.

Or le cercle conteur tel que Suzy en parle et tel qu'on le met en place, ça n'est pas du tout ça. On n'est pas du tout dans l'évaluation, dans les critères etc... Beaucoup de choses se passent dans l'inconscient, et il faut que ça reste inconscient. Ça pour les enseignants c'est très difficile à accepter parce qu'ils ont l'impression de ne pas faire leur travail sérieusement.

### **Intervention de Suzy :**

*Je voudrais intervenir pour apporter une précision par rapport à la recherche, exactement sur ce sujet. Comme disait Serge, par leur formation les enseignants pensent qu'ils sont là pour faire apprendre les enfants. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas l'humilité ni l'intelligence de savoir que tout enfant qui naît veut être comme un plus grand. C'est son devoir, et il sait, il veut apprendre pour être comme l'autre, le plus grand. C'est l'intelligence de toutes les sociétés qui sont restées sans écriture. Les membres de ces sociétés savent que chaque enfant est unique et que par conséquent il y a un modèle très général de l'ordre d'acquisition qui est spécifique et différent pour chaque enfant. Par conséquent un enseignant ne vient pas avec un programme disant qu'à tel âge, il raconte ça, et à tel âge il raconte ça pour faire comme dit le programme. C'est abordé dans le film (« Au pays du conte », éditions du CNRS). C'est pour ça que lorsque le CNRS m'a demandé de faire ce film, j'ai exigé que la moitié du film soit sur la pratique, sinon je n'acceptais pas de le faire.*

*C'est pour moi fondamental, et je ne me gêne pas pour dire -car j'en ai parlé avec lui voilà un mois et demi- que ce point ne mène pas la formation de Monsieur Marc Aubaret.*

### **Nathalie Labarre :**

Je voudrais revenir sur ce qu'a dit Nathalie Thibur : je confirme que ce que tu dis, « à tel âge les enfants font ça et à tel âge ils font ça », ça c'est le programme. Nous ça fait quatre ans qu'on travaille en classe et qu'on essaie un peu en vain de faire bouger et les collègues autour, et les inspecteurs, et les retours qui nous sont faits chaque fois sont « Oui, mais alors et l'évaluation ? » « Oui, mais et l'écrit ? ». Je ne veux pas de jugement, je ne sais pas si c'est bien ou pas bien, mais depuis l'année dernière, avec Claire (Guillermin), et avec Samuel qui est réalisateur avec lequel on travaille aussi, on a essayé de faire ce qu'on appelle des « ressources académiques ». Ça permet de présenter notre travail mais aussi de rentrer un peu dans le moule « Education Nationale », parce que sinon on n'arrive à rien, on n'est pas reconnu du tout. Donc en t'écoutant je me dis « Zut ! Est-ce que je ne suis pas tombée moi aussi dans le piège qui consiste à rentrer dans le moule parce qu'on est nous aussi bien formatés, c'est sûr ! C'est une très forte demande institutionnelle que d'évaluer les gamins, de faire du lien entre l'oral et l'écrit, de ne pas faire que de l'oral pour l'oral. Moi j'ai toujours l'impression qu'on marche sur une corde raide. On a les inspecteurs à droite avec des grandes dents, les parents de l'autre côté de la corde qui nous attendent avec des fouets, et il ne faut pas qu'on dérape. Donc c'est très compliqué. ... On essaie d'utiliser le système de la façon la plus astucieuse possible.

**Suzy :** *c'est (ce dont je parle) exactement l'inverse de notre éducation nationale*

### **Nathalie L :**

Oui, j'en ai bien conscience, et le fait d'intégrer ça (le conte) dans les cours, ça ouvre plein de portes et j'ai beaucoup changé mes pratiques grâce à ça, donc c'est très intéressant et très enrichissant, mais on est dans une institution. Donc on est un peu coincés.

**Mathilde de Lapeyre :**

Je voudrais répondre à ce que vient de dire Nathalie car c'est tellement juste ! Je suis une ancienne enseignante, je pratique beaucoup le conte à l'école, et en fait j'ai détourné (contourné la difficulté) en faisant de « nouveaux projets ». Par exemple je dis « on va écrire un conte ». Ils (les enseignants) adorent ! Ils disent « C'est super ! C'est un projet ! Il va y avoir un album ! » « Mais, pour faire ça, on est obligés de faire toute l'oralité avant ! » « Ah ! C'est comme ça que vous allez faire ? » « Oui, faites-moi confiance... » Et c'est comme ça que ça fonctionne, et comme ça tout le monde est content. Mais bien sûr, on contourne. Il faut être rusé, mais au moins on y arrive...

**Suzy :**

*Ce que tu dis, j'en ai fait l'expérience la première année où je suis intervenue. Je vous en ai parlé hier, je voulais vous apporter un bouquin fait par les quatre classes de sixième (du collège du Noyer Doré à Antony). C'est eux qui ont décidé qu'ils voulaient écrire, mais c'était à la fin de l'année. Je leur avais montré la publication de contes que j'avais faite, et ils ont dit « mais nous aussi on veut faire ça ! » J'ai dit d'accord, et ils ont mis toute l'année suivante avec le prof d'art dramatique à choisir dix contes sur les quarante que je leur avais raconté et à décider ensemble en tirant au sort les dix contes. Ils ont décidé de faire ensemble les illustrations, et –écoutez-moi bien- ils ont refusé de signer quoi que ce soit. C'était « la classe » l'auteur. Donc socialité.*

**Nathalie Thibur :**

Je ne voudrais pas témoigner maintenant de ma pratique personnelle des cercles conteurs parce que plein de gens vont en parler. Je voudrais témoigner du fait que, pour avoir constaté sur le terrain que, même quand on arrive à convaincre des enseignants, s'il n'y a pas un endroit où l'on peut se retrouver et parler des questions que ça pose, des doutes qui nous reprennent en nous disant « non, c'est pas sérieux ce que je fais », où l'on peut partager ses émerveillements, ses réussites, ses échecs etc, petit à petit « ça » (les cercles conteurs) s'arrête.

Et pour que ça tienne sur la longueur, et le cercle conteur il **faut** que ça tienne sur la longueur si on veut vraiment que ça apporte tous ses bienfaits, c'est vrai qu'il faut qu'il y ait un lieu où tout le monde se retrouve. Et là le réseau est important. Moi je voudrais témoigner de l'intérêt de ne pas rester tout seul à pratiquer dans son coin, et que lorsqu'on arrive à se regrouper et à échanger, c'est très riche.

Au niveau du Puy de Dôme on a d'abord fait venir Suzy. Elle a fait une conférence puis elle a enchaîné sur un stage de trois jours. Tous les participants, qui étaient d'horizons très variés, c'est-à-dire qu'il y avait des conteurs, amateurs ou pro, des enseignants, des éducateurs spécialisés, donc des gens qui n'étaient pas forcément conteurs. Ce public mêlé a suivi donc la conférence et le stage, et ensuite tous –c'était un peu la condition- se sont engagés à essayer sur leur terrain à partir de ce qu'ils avaient entendu, avec la promesse qu'on se retrouverait un mois après avec Suzy, puis après on se retrouverait régulièrement.

Tous les mois, on se retrouve, un dimanche par mois. **(Suzy : « et moi je viens une fois par an. »)** Ça fait trois ans, ça tient, on est plus de vingt maintenant, avec des enseignants qui prennent sur leur temps personnel, des conteurs et des gens très variés, et à chaque fois on ressort de ces dimanches regonflés. Quelquefois on y va en traînant un peu les pieds, pour les instits par exemple il y a « lundi je vais reprendre la classe » etc... et quand on ressort on fait « ouah, c'est trop bien... » On est ressourcés parce qu'on est en débat. Alors il y a toute la partie théorique, on se repose des questions, on se demande si on a bien compris parce qu'en faisant ça réinterroge la théorie. Et puis il y a toute une partie où on se met en « cercle conteur » et on partage nos répertoires, on se met en situation de vivre le cercle conteur. Et puis il y a toute une partie où on dit « voilà, il s'est passé ça la semaine dernière, ça m'a vraiment posé problème. Est-ce que vous pensez que... ». Ça peut être aussi des choses très concrètes : combien de contes on peut faire par séance. Ou bien « moi, j'ai repris un gamin à ce moment là parce que son passé simple était incorrect, est ce que vous pensez que c'était grave ? Ou bien : « moi, j'arrive pas à raconter au passé simple, est ce que vous pensez que c'est important ? »

Ça peut être des choses très concrètes, ou des choses plus philosophiques, parce qu'il ne faut pas se leurrer, c'est un choix politique et social de mettre en place ce type de pratiques. Donc on en parle aussi. C'est vraiment très important, individuellement parce que ça ressource, et en plus c'est complètement à l'image de ce que défend le cercle conteur. C'est-à-dire on est un individu, certes, on a un chemin à faire, mais on le fait collectivement et pour le bienfait de tous. Et le fait de faire cette démarche aussi, à la fois individuellement dans nos champs respectifs, mais qu'à des moments on va voir le collectif, pour nourrir le collectif de nous ce qu'on a compris, appris, et pour se nourrir de ce sur quoi on trébuche, moi ça me paraît super important.

C'est ça surtout dont j'avais envie de témoigner. Et du coup, les enseignants qui sont dans ce groupe-là se sentent forts pour défendre ce qu'ils ont à défendre, et sans être obligés de feinter, parce qu'ils en sont tellement convaincus, tellement nourris, que ça irradie. Alors après, c'est comme tout, on ne fait pas boire l'âne qui n'a pas soif. Moi je pense qu'au niveau de l'Education Nationale, on n'arrivera à se diffuser que par les enseignants, et que ça commencera par un petit groupe de convaincus, et par leur conviction ça arrivera. Alors c'est dur et c'est long.

**Gigi Bigot :**

Je voudrais juste rebondir sur Nathalie, parce que ce que tu racontes de cette pratique une fois par mois, mais que tu espères que ça va faire grossir, c'est super. C'est exactement la pratique de la psychologie institutionnelle où on se retrouve une fois par mois pour interroger notre pratique et pouvoir dire « J'y arrive pas » « C'est dur, ou « J'ai la pêche », et malheureusement, je ne veux pas foutre le moral dans les chaussettes, mais la pratique de ce qu'on appelait « les ptits champignons » quand on se retrouvait une fois par mois, ça ne fait absolument pas évoluer l'Education Nationale. Ça reste des pratiques locales, mais moi je trouve ça super. Les groupes de parole c'est obligatoire, on ne peut pas travailler sans ça.

**Nathalie Thibur :**

L'évolution de l'Education Nationale, c'est pyramidal, il faut toucher le ministre. Donc de toute façon, on n'y arrive pas. Blanquer, c'est pas vraiment son sujet...

***Suzy :** à ce propos, la réunion que vous faites, où vous discutez des contes, de ce que vous avez raconté, et quelque part des messages sociaux des contes, c'est quand même très important. Donc je voulais en parler, parce que si je fais l'équivalent avec la formation par les sanan, il y a des soirées adultes auxquelles participent les enfants où on raconte tous les contes, indépendamment des messages par rapport à l'âge de développement des enfants, c'est-à-dire qu'ils sont dans un « truc » où ils entendent tous les contes. Ceux qui concernent les problèmes des vieux qui sont malheureux, les problèmes des adultes qui sont jaloux, etc...tout ce qui traite des problèmes sociaux. Parallèlement, il y a régulièrement des réunions dans la case de la mère où seuls les enfants racontent, et ces enfants racontent depuis l'âge de deux ans jusqu'à l'âge de treize ans. Là ils racontent les contes qui leur parlent le mieux, mais qu'est-ce que sont les contes qui leur parlent ? Ce sont les contes qui socialement leur transmettent ce dont ils ont besoin à l'âge qu'ils ont, chacun séparément, pas tous en groupe, parce que tous ceux qui ont entre 2 ans et demi et quatre ans, ils sont en petite section de maternelle, c'est « clac, clac, clac », tandis que là ils se retrouvent chez les mamans. Chacun raconte et ils racontent ce que leur cœur a retenu. Alors c'est très important parce que c'est encore un modèle qui montre comment ces sociétés qui n'avaient pas d'écriture, donc qui vivaient complètement le sens de ce qu'était le langage et ce qu'il transmettait, le faisaient sans la conscience de l'abstraction que ça représente. C'est pour ça que j'ai donné cet exemple, parce que ça va très bien par rapport à ce que je racontais hier.*

**Nathalie Thibur :**

Ca rebondit sur quelque chose que je n'ai pas dit là, mais que Suzy sait, c'est pour ça qu'elle dit ça. C'est qu'au niveau de notre groupe on a entamé un travail où on s'est dit qu'on avait envie de constituer un répertoire de contes outils d'éducation et d'humanité. Du coup on s'apporte des contes, que dans l'oral. On se les transmet pas à l'écrit, on se les conte en cercle, et après on discute ensemble de quels messages on y voit, qu'est-ce qu'on pense que ça peut apporter à un petit d'homme d'entendre ça. Donc on croise, sans prétendre avoir la



vérité, c'est chacun ce qu'on voit, et du coup, pour quelle tranche d'âge ça pourrait être intéressant de le raconter. C'est ce qu'on est en train de construire là, donc c'est pour ça qu'elle parle de ça.

**Suzy :**

*Oui, et c'est très important car moi, comme j'ai les deux formations, puisqu'au départ j'ai été éduquée « modèle abstrait » et puis chez eux j'ai vu un autre modèle, donc je peux –comme vous vous en êtes capables maintenant- progressivement de dégager les messages. Chez eux, c'est chez la maman qu'on voit ça. C'est ma veine pour avoir découvert ça parce que j'ai un corpus de contes racontés par des adultes, et de contes racontés par des enfants à partir de deux ans et demi.*

**Nathalie Thibur :**

Juste une minute. Le seul écueil à ça, enfin nous -en tous les cas moi, je ne peux pas parler au niveau du groupe parce qu'on n'en a pas encore vraiment débattu-, c'est qu'il faut faire attention justement quand on construit un répertoire en étudiant les messages, c'est de ne pas faire que ça instrumentalise les contes. Et ça c'est très délicat et il faut vraiment l'avoir à l'idée, parce que du coup, on s'éloigne complètement de l'objectif. C'est comme tu disais, on est tout le temps sur une corde raide pour être juste. Il faut vraiment avoir ça à l'idée. Je pense que c'est vraiment important de faire attention à ça.

**Hélène Loup :** ... je me rappelle très bien des blocages qu'on peut avoir. Simplement il se trouve que cette parole, je l'ai reçue bébé par ma grand-mère, par ma mère, et je l'ai reçue autour de moi. Il y a toujours eu des comptines, des gens qui racontaient, des fois sans se rendre compte qu'ils racontaient. Ils racontaient simplement pour le plaisir ce dont ils se souvenaient, c'est tout, ça n'allait pas plus loin que ça. Et j'étais comme une assoiffée permanente qui allait récupérer ça. Ça m'a permis de franchir des moments extrêmement difficiles qui ne sont pas importants (à dire) ici, mais il est incontestable que sans le conte, je ne serais peut-être pas là aujourd'hui... je veux dire vivante, pour différentes raisons.

Il se trouve que plus tard, à partir du moment où je m'étais un peu tue, parce que, quand on arrive à l'adolescence, moi j'étais à cette époque où le conte c'était « ringard », « dépassé », « on raconte des histoires fausses aux enfants » « c'est de droite » « c'est de ceci, de cela... » Enfin ça avait tous les défauts. Quand vous êtes ado, vous ne savez pas vous battre, en tous cas moi je ne savais pas, je me suis tue.

Je l'ai gardé, je l'ai complètement transformé. J'ai été maman, j'ai enseigné, beaucoup plus sur la poésie, comme par hasard. Et puis il se trouve que nous avons eu une fille qui a eu un problème de naissance, qui avait une intelligence mais des problèmes avec la parole –elle en a encore d'ailleurs- et en particulier comme des « trous cognitifs ». Ça peut donner l'impression de quelqu'un d'imbécile, ce qui n'est absolument pas le cas. C'est même une intelligence très fine. Inutile de vous dire que c'était à l'époque où on voyait fleurir des ceintures sur tous les murs, donc forcément « qu'est-ce que vous lui avez fait à cette enfant ? ». Aucune aide, et même si vous alliez chercher une aide, on vous enfonçait : accusation d'inceste etc, et j'en passe. Pensez à l'époque Outreau (le procès Outreau), c'est ça qui a arrêté cette folie, parce que c'était une folie.

Il a donc fallu qu'on se dépatouille à deux. Comme je commençais à travailler avec des enfants en théâtre, à l'époque, puisque j'avais fait du théâtre, et que le théâtre ne me satisfaisait pas, ma foi je suis revenue sur mes vieilles amours et c'était le conte. Tout naturellement devant les enfants, parce que devant les enfants vous n'avez pas les blocages que vous avez devant les adultes. Et cette enfant là qui était « miss bêtise bêtise » - vous savez le genre d'enfants... ma mère me téléphonait une fois par semaine (et me demandait) « qu'est-ce qu'elle a encore fait ? » et j'avais toujours une énormité à raconter. Oui, quand il n'y a pas la parole et qu'on a des mains, et qu'on a envie de découvrir le monde, on s'en sert. Donc je l'avais toujours avec moi et je ne me suis pas rendu compte qu'elle a pris toutes ces paroles. Elle les a engrangées. Je ne l'ai compris que beaucoup plus tard, quand elle a commencé à me réclamer toujours, d'abord, les trois petits cochons, la version avec les navets, les pommes et la baratte. C'est pas innocent de réclamer les trois petits cochons, surtout quand on a une sœur qui, elle, est brillante et a des facilités, et qu'on est un peu le nounours. Et ensuite

« Unoeil, deuxyeux, troisyieux, » ce qui n'est pas innocent du tout non plus. Si je ne les ai pas racontés cent fois ces deux-là, je ne les ai jamais racontés ! Partout, aussi bien dans une salle d'attente, n'importe où.

Et c'est là que j'ai commencé à réaliser l'importance que ça avait. Et ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que cette parole, puisque le centre du langage était touché, (cette parole) qu'elle n'aurait pas bien eue –pas la compréhension intellectuelle mais la parole et la sensibilité qu'elle a, et heureusement une sensibilité humaine- mais cette parole, elle n'arrivait pas à sortir. Et c'est grâce au conte, et ça je ne l'ai compris que vraiment assez tard, qu'elle a réussi à acquérir une parole suffisante pour arriver à s'exprimer avec les gens. Alors oui, de temps en temps, elle confond deux mots : il y a des sons qu'elle n'entend pas, qu'elle ne distingue pas l'un de l'autre, ça il nous a fallu dix ans pour le comprendre. Il n'y a pas un toubib, pas un spécialiste qui a été fichu de mettre le doigt là-dessus.

Et donc, maintenant, elle est capable d'enseigner à ses enfants, elle est capable de raconter des choses, elle a les structures, des structures extrêmement fortes et précises. Et je pense que je n'aurais pas eu tout simplement cette possibilité de conter, on pouvait la louper complètement. Parce que tout ce qu'on nous disait : « Oh la la, avec un problème de naissance comme ça, vous feriez mieux de la mettre en Institut. Et on a résisté à deux, là je reconnais que j'ai eu beaucoup de chance, on a été à deux, sinon on ne s'en sortait pas.

Et le conte là, a été extrêmement fort. Résultat, j'avais commencé à raconter, et évidemment, tout naturellement, je suis allée dans des IME (Instituts Médico Educatifs), je suis allée raconter à des enfants de crèche – j'ai même fait une formation pendant 18 ans (pour raconter) aux enfants de crèche sur Paris. J'ai raconté également à Clichy la Garenne, c'est une expérience dont je voulais vous parler, parce que malheureusement la mairie était partie prenante, elle ne l'est plus, et ça s'est arrêté : il y avait des artistes qui venaient exercer leur art avec des enfants une fois par semaine, avec accord bien entendu des enseignants puisqu'on n'entre pas dans une classe si un enseignant n'est pas d'accord, c'est une évidence. Parmi tous ces artistes il y avait moi comme conteuse, et je peux vous dire que le boulot qui a été fait, j'en étais parfois complètement émerveillée. Parce qu'à l'époque on ne savait pas, c'était une véritable découverte, je me souviens qu'avec les enseignants on jubilait.

C'était dans les années 1970-1980, juste au démarrage du Renouveau du Conte. On n'avait pas encore eu ce colloque aux ATP (*Colloque International « le Renouveau du Conte » qui s'est tenu au Musée des Arts et Traditions Populaires –Paris- les 21, 22, 23 et 24 février 1989 , actes du colloque édités aux Editions du CNRS en 1991*) et c'est parce que je portais ça avec tout ce questionnement et cet émerveillement en même temps, et l'impression que ça m'étouffait parce que je ne savais pas comment le partager. C'est là qu'effectivement je t'ai entendue (Hélène s'adresse à Suzy) et que je suis restée –je vais être vulgaire- « le cul sur ma chaise ». J'aurais été incapable de me lever, alors que je suis quand même restée en principe assez sportive, j'avais fait quand même beaucoup de sport (rires) et je peux vous garantir que j'en avais les jambes coupées, parce que j'entendais très exactement décrire un vécu et mettre des mots sur ce vécu ! Brusquement je commençais à comprendre quelque chose à cette chose que je vivais mais que je ne comprenais pas. Je l'expérimentais, je la découvrais –il y a plein de choses qui ont été erronées dans ce que j'ai fait- mais je le découvrais.

Et ça, hors le fait que pour les enseignants il y ait cette possibilité, ça a été extrêmement fort, parce que du coup ils en ont parlé entre eux. Il n'y avait pas qu'un art, il y en avait plusieurs, mais ils en ont parlé entre eux et ce qui se passait avec les enfants, pour eux (les enseignants) il était devenu normal d'en parler. Ça a été énorme comme avancée. Moi je suis partie, mais j'avais laissé la place à quelqu'un qui était solide, et puis la mairie a dit « Hé bien non, écoutez... ça coûte trop cher, de toutes façons les enseignants n'ont qu'à prendre des livres et lire... » Et hop ! Terminé. Et ça c'est retombé comme un soufflé, à part quelques enseignants qui m'ont réclamée, et j'y suis allée ou j'ai envoyé quelqu'un quand je ne pouvais pas, mais c'est retombé comme un soufflé.

Là, actuellement, outre qu'on essaie de faire conter les enfants dans une « scène ouverte de contes », mais c'est un petit peu délicat en ce moment pour diverses raisons, mais j'ai essayé, parmi les expériences, comme grâce à Clichy je connaissais quelqu'un qui avait été conseillère pédagogique à l'époque et qui était très très touchée par le conte et l'impact qu'il avait sur les enfants. Quelquefois elle me disait « Hélène, je vais voir avec la personne qui vous dirige, parce que j'aimerais bien que tu ailles chez tel.le enseignant.e, tu lui feras au moins autant de bien qu'aux enfants. J'avais fini par devenir celle qu'on envoyait –ben oui, je suis plus âgée, je vous apporte un tout petit peu de sagesse, mais pas beaucoup quand même, ou de savoir en tous cas- et donc j'étais celle qu'on envoyait chez les enseignants qui n'allaient pas bien.

Et effectivement, du coup, -je le savais, on ne me prenait pas du tout en traître- j'ai appris à jouer sur ces deux tableaux comme ça, par nécessité. Et là, plus récemment, comme on se disait qu'on n'arrivait pas à rompre cette espèce de glace qu'il y a entre les Inspections et nous, et qu'il faut passer par les enseignants pour ça, je suis allée retrouver cette personne qui maintenant est directrice dans une école élémentaire à Levallois Perret et je lui ai dit : « Dis donc Denise, est ce que ça t'intéresserait que... » « Oui » me dit Denise, mais j'ai pas d'argent. » Parce qu'à Levallois Perret - j'ai pas besoin de vous faire un dessin- (*allusion aux époux Balkany à la mairie de Levallois Perret*), il y a quelques problèmes en ce moment. « Donc j'ai pas d'argent, et c'est pas normal, je ne pourrai pas te payer. » J'ai réfléchi deux minutes et j'ai dit « Ecoute, je suis à la retraite, donc je peux me le permettre par rapport à l'URSSAF etc, par contre je ne vais pas le demander à ceux qui ne sont pas à la retraite, parce que c'est pas normal. Mais attention, par contre je veux être payée en nature ! » Elle a ouvert des yeux grands comme ça en se demandant si... (*rires*). Et je lui ai dit « je veux, sinon je ne le fais pas, d'abord c'est pour amener des enfants à raconter, et pour amener des enseignants à raconter. » « Mais bien sûr » me dit-elle. Elle avait déjà pigé, donc je savais bien à qui je m'adressais. « ... mais en plus je veux un bilan. Ce n'est pas nous (*les conteur.se.s*) qui devons faire ce bilan, parce que si nous on le fait, par rapport à l'Inspection, on est jugés comme étant juges et partie. Non seulement ça ne sert à rien, mais ça peut même être négatif. Tandis que si toute une école, de onze classes le fait –et je ne me considère pas comme supérieure aux autres conteuses mais par contre, je sais ce que le conte apporte. ”

Parce que les premier temps où je le faisais je démarrais. Donc d'accord, raconter enfant je connaissais : quand ma grand-mère racontait j'avais raconté aux copines c'est entendu, mais enfin il y a plein de choses que je n'avais pas, plein de choses que je faisais mal –les ruptures je ne savais pas les faire- plein de défauts techniques, et les enfants s'en foutent. Il faut bien le savoir, ce ne sont pas les défauts techniques qui importent, on n'est pas un artiste devant eux même si on se sert de son art. On est devant eux quelqu'un qui partage quelque chose, qui leur apporte ça, avec ce plaisir-là. C'est pour ça que c'est mieux quand les enseignants s'en emparent et que nous on s'en va. Parce que nous on est la personne exceptionnelle, on arrive là pour ça. C'est une parenthèse dans leur vie, tandis que quand c'est l'enseignant, c'est une référence, c'est le quotidien, il y a un rapport affectif avec. Il se passe tout autre chose, comme il s'était passé autre chose avec ma grand-mère. Je précise qu'avec ma grand-mère je n'ai jamais eu de liens d'affection parce que j'étais la petite dernière, celle qui était en trop au moment où mon père était malade. Donc ça a fait une barrière. En prime, je n'étais pas un garçon. Mais par contre on a eu ce lien de conte, et je peux vous dire que je n'ai jamais souffert d'avoir manqué d'une grand-mère, à cause de ça.

Et donc, si j'ai pu faire cette expérience, les enfants peuvent la faire si les enseignants, ou des gens qui sont dans l'école –ça peut parfaitement être les gens qui font le ménage etc. Sur ce sujet je suis encore en train de me bagarrer, c'est un peu difficile dans l'école. Donc voilà, je vous passe cette expérience. Elle n'est pas terminée, je vois que les enfants commencent à bouger, je sens les enseignants qui commencent à se dire « peut-être que oui, peut-être que non », je vous dirai à la fin de l'année ce qui s'est passé. Je n'en sais pas plus, là aussi je suis en cours d'expérience.

**Claire Guillermin** : j'aimerais qu'après ces trois prises de parole programmées, on garde le temps pour un cercle conteur, qu'on ne fasse pas que parler autour mais qu'on le pratique aussi. Donc c'est quatre prises de parole, après on passe au cercle conteur, et après il y aura la pause repas.

**Autre intervenante** : C'est par rapport à cette question de la validation de la trace. Ce qui est demandé c'est une trace, et du coup, au sujet de la trace je suis intervenue dans cinq classes de sixième sur l'épopée de Gilgamesh avec plusieurs rendez-vous. Ils ont fait une version orale –on n'a fait que de l'oral- ils ont enregistré et ça va passer à la radio. Ça fonctionne. Il y a une trace, c'est visible à l'extérieur sur les radios locales, relayé par la presse, mais ça reste oral, ça passe pas par l'écrit. Du coup « ils » sont contents parce qu'il y a une trace, visible à l'extérieur du collège.

**Hélène Loup** : ... c'est pour persuader les « autorités supérieures »

**Suzy** : *Si je peux intervenir, ça va dans le même sens que ce que tu dis. Hier j'ai beaucoup insisté sur le fait qu'en fait l'apprentissage, on le fait maintenant à l'envers. On commence par l'individu, puis l'être social, et en fin seulement l'être humain. Alors que c'est dans l'autre sens pour toutes les sociétés de tradition orale. Donc, par rapport à ce que tu dis la décision -qui ne date que de 1860 et quelque- d'instaurer une scolarité obligatoire des enfants, c'est le début de l'utilisation à l'envers de l'éducation. Parce qu'on passe par l'apprentissage de l'écriture avant l'apprentissage de la maîtrise de la parole. Tous les programmes sont orientés à l'envers. C'est tout ce que je voulais dire.*

**Gigi Bigot** : J'ai une question. Quand tu (Hélène Loup) as dit à un moment « je connais le bienfait des contes sur les enfants », est ce que tu pourrais nous le dire en quelques mots ? Qu'est-ce que tu dirais sur ce bienfait des contes ?

**Hélène Loup** : C'est plus ressenti qu'analysé. D'autres feraient des analyses sûrement mieux que moi. Moi je l'ai vécu sur le plan personnel, ce qui m'a permis de tenir debout et véritablement, de vivre. C'est un premier point. Je l'ai vu pour ma fille, parce que si non, elle n'en serait pas là où elle est, et là je n'ai pas fait exprès, je ne l'ai pas voulu, ça s'est trouvé comme ça et tant mieux.

Par rapport aux enfants desquels on parle, je sais très bien qu'on arrive trop tard, enfin pas trop tard, mais déjà tard. Je suis d'accord avec toi Suzy, c'est dès la crèche qu'il faut démarrer.

**Suzy** : *C'est depuis (qu'il/elle est dans) le ventre de sa maman. Bien avant l'accueil. Parce qu'il faut savoir que le conte, traditionnellement, ça n'a jamais été un métier. Déjà le fait d'en faire un métier, ça fait partie du contresens.*

**Mathilde** : Moi je voulais juste rebondir sur ce mot « bilan » qui résonne avec ce que tu disais comme « trace écrite ». Moi je demande un bilan écrit à chacune de mes interventions de la part des enseignants, pour l'école –pour les impliquer- et pour l'inspecteur. C'est pour ça, mais en plus je trouve ça intéressant, parce que ça les fait s'arrêter pour réfléchir, et ils s'aperçoivent de tout ce que ça a apporté et ça laisse plus de traces. C'est important, ou en tous cas ça me semble important de le demander.

Pour finir, c'est vrai que moi, je suis pour l'enseignement à l'envers. C'est exactement ça. J'ai commencé par cette fameuse phrase que tu m'avais transmise Suzy, c'est-à-dire « comment savoir lire et écrire si on ne sait pas dire ? » Si on ne « maîtrise pas la parole », pour être plus juste. Et malheureusement dès la crèche il y a eu un tel bain d'écrit qui a été fait -et qui a bien fonctionné parce que l'écrit est partout- qu'il faudrait réinverser tout ça. Les bébés lecteurs ça marche très très fort, c'est pour ça qu'il faut qu'on arrive à faire ce qu'ils ont réussi à faire avec l'écrit, il faut le faire avec la parole.

**Intervenante 1** : Pour répondre à ta question Gigi « qu'est-ce que ça peut apporter comme bienfaits aux enfants, moi j'ai des mots d'enfants qui sont sortis comme ça, sans les interroger. Par exemple un petit garçon qui dit : « tu sais, depuis que tu m'as raconté des histoires et depuis que nous-mêmes on en raconte aussi, et depuis que moi j'en raconte, j'ai un sentiment... comme si je me sentais plus libre. »

Et puis des réactions de parents aussi : une petite fille qui parlait très peu, qui était en CM1, qui était scolarisée dans cette école depuis le CP et qui était tout le temps dans son coin dans la cour de récréation, qui restait souvent seule avec peu de copains et peu de copines. Dans cette école là c'était un projet sur toute l'année, de septembre jusqu'à juin et les enseignants avaient souhaité faire une veillée par classe. Donc les enfants avaient choisi leur conte et les parents étaient venus. Donc tous les parents étaient impressionnés de voir leurs enfants comme ça, de les voir raconter et dans quel état ils étaient pour raconter et quelle éloquence ils avaient pour raconter aussi. Le papa de cette petite fille est venu me voir et m'a dit « merci ». J'ai dit, « Ben, c'est gentil ». Il m'a dit « ma fille était une chrysalide, et grâce au conte elle est devenue papillon. »

**Suzy** : *Tu l'as fait à l'endroit. Tu le fais exactement tel que c'est organisé dans ton cerveau. Progressivement dans nos sociétés, on va dire en occident, on a détruit progressivement l'organisation logique. Je vais vous donner un exemple. Quand un enfant commence à être plus conscient de ce à quoi sert la parole et qu'on lui dit « ne fais pas ci, ne fais pas ça ». On ne répond jamais à la question qu'il pose « pourquoi ? » par un « comment ». Notre cerveau fonctionne comme ça : apprendre à construire ce qui permet d'aboutir au pourquoi. Donc quand tu ne donnes pas les « comment » tu fais un contresens terrible. Quand tu dis « parce que c'est comme ça ! Je t'ai dit de ne pas le faire ! »*

**Intervenante 1** : ...si je peux rajouter quelque chose : quand on a des enfants volontaires qui vont raconter dans d'autres classes, à chaque fois on fait un petit tour après. « Alors, c'était comment ? »

« Oh on avait peur... » Mais à chaque fois les enfants disent aussi : « la classe où on a été, ils nous ont écoutés », comme si c'était incroyable. Du coup il y a le respect de leur parole, il y a de l'écoute, ce qui veut dire que ce qu'ils ont à dire c'est quelque chose d'intéressant puisque les autres les ont écoutés. Ça, ça m'a effarée, c'est assez incroyable je trouve.

Claire Guillermin demande à Nathalie de faire pratiquer un cercle conteur, d'expliquer en quoi ça consiste et de montrer à tout le monde de quoi il s'agit.

### **Nathalie Thibur Le cercle conteur**

« On s'installe en cercle. L'adulte –ça peut être le conteur qui vient régulièrement ou l'enseignant- va démarrer ce moment de partage dans le plaisir. Est-ce que vous êtes tous bien installés ? (Rires, bruits de chaises). Souvent on me dit qu'on est tous au même niveau. Gigi on te laisse à terre (une conteuse assise par terre) mais on imagine que tu es assise au même niveau que nous. D'abord il faut se préparer à accueillir les histoires, est ce que vous êtes prêts ? Pour être prêts il y a des choses à ouvrir. Hélène montre déjà, donc voilà (Hélène Loup se frotte les oreilles). Françoise nous montre qu'on se chauffe aussi les mains, donc on ouvre grand nos oreilles, mais ça ne suffit pas. Il y a autre chose à ouvrir, le cœur. Généralement c'est un grand moment au début : quand on démarre les cercles conteurs certains ont le cœur ici (montre son ventre), d'autres enfants l'ont là, l'ont là, l'ont là (montre plusieurs parties du corps). Donc on ouvre notre cœur très très très très très très grand, parce que le cœur c'est ce qu'on peut ouvrir de plus grand, il n'y a pas de limites. Et la dernière chose à ouvrir pour accueillir les histoires... c'est l'esprit !

Et pour bien réveiller notre esprit pour l'histoire, on commence par une petite devinette ?

« J'ai une couronne mais je ne suis pas roi.

J'ai des écailles mais je ne suis pas dragon. Qui suis-je ? »

Quelqu'un répond : l'ananas. Ouiiii... applaudissements.

Alors maintenant qu'on est bien prêts et qu'on a tout ouvert, on va chercher l'histoire.

Dans l'eau de ma mémoire, je pêche cette histoire. C'est l'histoire d'un roi. Ce roi passait son temps à chercher des idées de choses qu'il pouvait demander à ses sujets. Un matin par exemple, il se leva, il appela tous ses sujets autour de lui et leur dit : « A partir d'aujourd'hui je veux pouvoir me promener sur tous les sols de mon royaume pieds nus sans me blesser les pieds. En conséquence j'ai décidé qu'il fallait fabriquer un tapis assez

grand pour le dérouler». Les sujets se regardèrent. « Mais majesté, c'est impossible ! ». « Je suis le roi, obéissez moi. » Alors les sujets réfléchirent, les tisserands se mirent à tisser, les tapissiers à tapisser... on fabriqua des tapis qu'on déroula sur tous les chemins, sur toutes les routes, sur tous les sols du royaume. Mais ça ne lui suffisait pas. Un autre matin le roi déclara à ses sujets qu'à partir de maintenant il ne voulait plus manger que des fruits carrés. « Majesté, mais c'est impossible ! » « Je suis le roi, obéissez moi. ». Alors on réfléchit, on fit des boutures, des greffes, et on parvint à obtenir un (arbre) qui produisait des fruits carrés. Mais ce matin-là, le roi eut beau chercher, chercher, chercher, il ne trouvait pas d'idées ! Il chercha toute la journée, et à la fin de la journée il n'avait toujours pas trouvé. Il se coucha, il cherchait toujours, il ne trouvait pas. Comme il n'arrivait pas à dormir, il se releva, alla jusqu'à la fenêtre de sa chambre, et là, il regarda dehors. C'était la pleine lune. Elle était ronde comme une galette, et le roi la regarda et se dit : « Mm, la lune est-elle chaude ou est-elle froide ? » Ça lui donna une idée. Le lendemain matin il rassembla tous ses sujets et il leur annonça qu'il voulait qu'ils lui construisent une tour assez haute pour qu'il puisse aller toucher la lune. « Majesté, mais c'est impossible ! » « Je suis le roi, obéissez-moi. »

Alors les sujets réfléchirent et il y en a un qui dit « On n'a qu'à rassembler toutes les caisses et toutes les boîtes qu'on a, on les empile et ça fera une tour. » C'est ce qu'ils firent. Une caisse, une boîte, une caisse, une boîte, une caisse, une boîte... Quand la tour fut terminée, qu'il n'y eut plus ni caisses ni boîtes à empiler, on alla chercher le roi. Le roi arriva, regarda la tour, elle était haute ! Mais pas assez haute pour toucher la lune. Il dit alors : « Il faut d'autres caisses et d'autres boîtes. » « Majesté, mais nous n'en avons plus ! » « Vous n'avez qu'à en construire d'autres ! » « Majesté, nous... » « Vous n'avez qu'à couper tous les arbres du royaume. Ça fera du bois et avec ce bois vous ferez des caisses et des boîtes. Ils coupèrent les arbres du royaume et fabriquèrent des caisses et des boîtes. Ils recommencèrent à empiler : une caisse, une boîte, une caisse, une boîte, une caisse, une boîte... Quand il n'y eut plus ni caisse ni boîte à empiler, on alla chercher le roi.

Le roi arriva, regarda la tour, wahou, elle était très haute, mais pas assez haute pour aller toucher la lune. « Il faut encore des caisses et encore des boîtes ». « Ah oui, mais là majesté, cette fois ci nous n'en avons plus ! » « Hé bien vous n'avez qu'à en construire d'autres ! » « Mais nous n'avons plus de bois. » « Hé bien allez chercher vos lits, vos armoires, vos étagères, ça fera du bois et ça fera de nouvelles caisses et de nouvelles boîtes. » C'est ce qu'ils firent. Et on recommença à empiler une caisse, une boîte, une caisse, une boîte, une caisse, une boîte. Lorsqu'il n'y eut plus ni caisse ni boîte à empiler, à nouveau on alla chercher le roi. Le roi arriva, sourit et commença à grimper. Il grimpa, grimpa, grimpa, grimpa. Les sujets le voyaient devenir de plus en plus petit là-haut. Ce n'était plus qu'un tout petit point noir.

Le roi, arrivé en haut, vit qu'il était tout près de la lune. Alors il se mit sur la pointe des pieds, tira sur ses doigts, il en manquait encore un petit peu. « Il manque encore une caisse et une boîte, montez-les moi ! » « Majesté, il n'y en a plus ! » « Qu'est-ce qu'ils sont bêtes ! Prenez celles du dessous ! ». (rires). On dit que la tour dégringola, et que le roi fou se cassa le cou.

Un mot par ci, un mot par-là, mon conte finit là. (applaudissements)

La parole est à qui veut raconter. Je voudrais préciser qu'il s'agit pour moi d'un exercice très difficile auquel je commence juste à m'habituer, c'est-à-dire le fait de conter au passé simple. Je ne le fais que dans les cercles conteurs parce que Suzy m'a convaincue que c'était important, mais c'est difficile.

**Gigi** : Dis-nous pourquoi Suzy, j'ai pas compris ce qu'était le cercle de conteurs

**Suzy** : Avant j'ai une question à te poser (s'adresse à Nathalie Th), elle est très courte. Est-ce que quelqu'un t'a posé des questions à propos de cette histoire, un élève ? Je vais te dire la question que moi j'aurais posé.

**Nathalie Thibur** : Moi je sais la question que tu aurais posée. Je pense la deviner, c'est à dire que c'est pas eux qui se sont rebellés contre le roi...

**Suzy** : *C'est pas du tout ça. Ma question est beaucoup plus simple. Comment sont-ils arrivés à grimper pour ajouter des caisses ?*

**Interventions** des uns et des autres : « parce qu'il faut une échelle en plus... » « Ben oui, c'est tout à fait crédible. » « Ca questionne la logique de l'histoire. » « La technicité » ... rires... etc

**Gigi** : Je reviens sur ma première question. Qu'est-ce que c'est les cercles de conteurs ?

**Nathalie Thibur** : En fait, le cercle conteur, c'est le dispositif dont parle Suzy. On est assis en cercle, les enfants et le ou les adulte(s) et on se raconte des histoires. Au départ c'est l'adulte qui impulse. C'est donc un moment où on va partager des histoires, il est régulier –on se retrouve une fois par semaine. L'adulte raconte et re raconte –un peu comme faisait la grand-mère d'Hélène (Loup)- toujours les mêmes histoires, jusqu'à ce que par imprégnation les enfants les mémorisent et aient envie de les raconter à leur tour avec leurs mots à eux.

**Mathilde de Lapeyre** : ...pour moi c'est même pas par imprégnation, mais par envie et « par cœur ». Ils ont tellement envie de raconter des histoires des fois qu'ils se mettent à les raconter eux-mêmes.

**Halima Hamdane** : C'est toujours la même histoire ou les mêmes histoires qui se racontent ?

**Nathalie Thibur** : On en apporte de nouvelles, mais elles sont tout le temps reprises. Il n'y a pas d'écrit, il n'y a que la mémoire de ce qu'on entend. A chaque fois c'est autour de 4 à 5 histoires qu'on raconte. Il y a bien sûr toujours la première rencontre, autour de 4 à 5 histoires qu'ils n'ont jamais entendues ou qu'ils ont entendues quelque part ailleurs, et la fois d'après on raconte une ou deux déjà dites, plus deux ou trois nouvelles. La fois d'après une ou deux déjà dites, plus deux ou trois nouvelles etc... plus des petites formes au milieu comme des devinettes, des comptines, ça dépend de l'âge des enfants.

**Gigi Bigot** : Pourquoi au passé simple ?

**Réactions générales** dans le public, pourquoi le passé simple ? Pourquoi c'est important ?

**Suzy** : *Je vais vous expliquer. C'est (à cause de) la faute très grave de la façon dont la conjugaison est enseignée en France. Alors nous, on nous apprend la conjugaison à travers les temps, sans insister (sur le fait) que ces temps s'organisent en trois catégories, trois « aspects » : l'inaccompli -expression d'une action qui n'est pas achevée-, l'accompli –expression d'une action qui est achevée-. La troisième catégorie c'est l'absence d'aspect, limitée dans la majorité des langues à l'impératif, et chez nous en partie au subjonctif qui est une espèce d'hors temps. Quand tu dis « viens », ça ne laisse ni dans l'accompli, ni dans l'inaccompli. C'est une absence d'aspect.*

*Or dans toutes les autres langues, dans tous les autres pays, on enseigne la grammaire au départ sur cette base et pas sur les temps. C'est à cause de ce contresens qu'on peut confondre le passé simple, qui exprime un temps passé inaccompli –« Il était une fois », ça dit que c'est arrivé dans un passé dont on ne sait pas exactement même s'il est terminé. Alors on dit ça. Par conséquent quand on prétend maintenant que vous pouvez remplacer le passé simple –on n'ose pas dire l'imparfait parce que ça serait quand même un peu trop de continuer avec l'imparfait- c'est seulement en prétendant que c'est littéraire. On vous oblige à utiliser un temps qui correspond à une action du présent et pas à une action (bruit de bouche et geste de la main en arrière) ou à une action qui est terminée. Donc comment voulez-vous que les héros de l'histoire, quand ils veulent se l'approprier pour la conter à leur tour –c'est pas leur propre histoire- vous leur demandiez de raconter ça ? C'est la façon pour eux de savoir qu'ils sont rentrés dans l'imaginaire, dans quelque chose qui est arrivé exclusivement aux héros de l'histoire. Au moment où cette histoire est racontée, en l'inscrivant dans une espèce d'imaginaire, c'est la possibilité par le renvoi à l'imaginaire d'autoriser l'enfant à se l'approprier en restant dans l'imaginaire.*

*Je précise que quand il s'agit des randonnées, comme la majorité des randonnées sont du point de vue des messages l'apprentissage de leur environnement et ne sont pas vraiment d'ordre social, donc comment se comporter, tu peux tout à fait utiliser le présent, ça n'a aucune importance. Mais à partir du moment où le message est d'ordre social, c'est à dire ce que tu dois apprendre par rapport à ton « quoi » social -pas par rapport à être capable de te débrouiller avec tes deux pieds et tes deux mains mais être capable de te débrouiller pour être en accord avec le comportement de la communauté au sein de laquelle tu vis, ce qui est quand même au niveau des messages un pas supplémentaire- c'est la question de la culture. C'est pas la question de « je sais comment marcher » « je sais comment prendre et tenir quelque chose », tu comprends ? C'est quand même tout à fait autre chose. Alors pour ça, pour qu'il (l'enfant) se l'approprie, il faut vraiment que ce soit dans l'imaginaire.*

*C'est comme quand ils ont envie de devenir champion de foot ou astronaute. Ils savent très bien qu'ils n'en sont pas vraiment capables, mais qu'ils sont dans leur imaginaire. Donc pour ça tu es obligé d'utiliser un passé inaccompli. Voilà.*

**Gigi Bigot** : Je m'inscris absolument contre Suzy Platiel pour la bonne raison que dans mon patois (le gallo), on parlait au passé simple tous les jours, mais aujourd'hui on ne parle plus au passé simple et on parle pourtant des choses qui ont existé avant. Il n'y a aucune raison que ce qui était le quotidien du passé simple devienne aujourd'hui, pour sauvegarder je ne sais quoi du passé, devienne une langue qui n'est plus usitée. Moi je ne suis vraiment pas d'accord avec toi et je suis conteuse. Je ne suis pas ethnologue, ou ethnolinguiste. Je ne suis vraiment pas d'accord, et quand je t'entends parler au passé simple Nathalie, moi qui te connais, eh bien il y a quelque chose qui m'étonne, qui me perturbe. C'est aujourd'hui le conte, c'est pas que de l'ancien. C'est aujourd'hui qu'on a des choses à partager.

**Nathalie Thibur** : c'est pour se distancier des héros des histoires.

**Gigi Bigot** : Non, la preuve c'est que quand on parlait patois on ne se distanciat pas du héros, il y avait pourtant des contes en patois, et le passé simple c'était le quotidien.

**Suzy Platiel** : *Ecoute moi. C'est pas une distanciation, c'est le passage dans l'imaginaire, donc ils savent qu'ils te racontent de l'imaginaire.*

**Autre intervention** : les formules d'ouverture et de fermeture permettent déjà le passage dans l'imaginaire.

**Gigi** : On a le droit de ne pas être d'accord ! Rires...

**Suzy** : *Avant qu'on arrête pour manger je voudrais te donner un exemple pour que tu puisses mieux comprendre. Quand on a apporté la télévision et qu'elle a commencé à se répandre, on a fait des enquêtes pour savoir comment les enfants réagissaient quand ils voyaient à la télévision des contes ou des histoires de ce genre. On leur a dit « est-ce que ça vous intéresse ? » Tu veux savoir ce que la majorité des enfants ont répondu ? Ils ont dit « pas du tout, ça correspond pas à mes images ».*

**Mathilde de Lapeyre** : Ça n'a rien à voir, là tu imposes une image. C'est pas une question de passé simple !

**Autre intervention** : Je voudrais rebondir parce que c'est la même question. Le passé simple ça ne parle pas à grand monde, et moi je trouve beaucoup plus simple d'utiliser des rituels d'ouverture et de fermeture. C'est plus sympa, c'est ludique, et tout le monde sait qu'on plane. Donc quel est l'intérêt de ce passé simple ? Je n'ai pas compris.

**Suzy Platiel** : *Alors je peux vous dire que les expériences qui ont été faites avec des tout petits -c'est-à-dire entre 4 et 6 ans- qui racontent des histoires, montrent qu'ils passent automatiquement par le passé simple.*



**Plusieurs intervenants** : chacun argumente... les enfants sont formatés parce qu'ils ont entendu les contes lus par les enseignants...

**Nathalie Thibur** : moi je veux juste dire une petite chose sur pourquoi et comment Suzy m'a convaincue sur le temps (à employer) dans les cercles conteurs parce que sinon, je ne conte pas au passé simple. C'est pas cette partie du discours qu'elle vient de développer qui m'a convaincue. Ce qui m'a convaincue, c'est quand Suzy m'a dit qu'en fait, dans les contes –pas les contes randonnée on est bien d'accord mais les autres contes, type contes merveilleux etc- si tu regardes au niveau linguistique, c'est plus sur l'aspect structuration de la pensée de l'enfant. C'est-à-dire que pour structurer sa pensée il faut qu'il structure le temps et l'espace. Dans les contes, ce qu'elle m'a expliqué c'est que tout ce qui était du domaine spatial proche de l'enfant vraiment très quotidien –pour les contes africains, la case, le village etc- c'est raconté souvent dans les dialogues, donc il y a du présent, du passé composé etc... Dès que l'histoire parle de choses qui se déroulent dans un espace très éloigné du héros, donc de l'enfant puisqu'il s'identifie au héros, donc dans la forêt, dans la brousse, très très loin, ça passe au passé simple.

C'est très difficile pour un enfant de structurer le temps parce que c'est impalpable, et le fait d'accrocher un type de temps à un type d'espace, ça aide à structurer le temps. Il va comprendre intuitivement, parce que l'espace il en a l'expérience, de ce qui est près de lui et ce qui est très loin- il va donc comprendre que les temps, dans ce truc évanescent qui est le temps (de l'histoire), c'est pareil, il y a des distances dans le temps comme dans l'espace, et que chaque temps correspond à une certaine distance par rapport à ce qu'on vit. Et moi c'est ça qui m'a convaincue.

**Antonietta Pizzorno** : D'accord, mais le passé composé, il est où là ? Et l'imparfait ?

**Suzy Platiel** : *Le passé composé raconte l'histoire terminée. Or tu ne vas pas t'approprier, ou pouvoir devenir le héros de quelque chose qui n'existe plus. C'est la même chose quand je dis « je vais vous raconter ce qui m'est arrivé il y a trois jours'... » A ce moment-là tu utilises le passé composé automatiquement, parce que ce que tu racontes c'est ce qui t'est arrivé à toi qui parle. Donc c'est terminé. Par contre, quand tu racontes l'histoire d'un héros que tu vas t'approprier pour intégrer inconsciemment le message social, tu as besoin de le situer dans une espèce de temps indéfini. C'est tout.*

*« Il était une fois » c'est en plus avec le mot « fois », c'est de l'indéfini. Ce que j'ai dit est effectivement dans l'article que je pourrais vous envoyer « L'enfant face au conte »<sup>1</sup>, qui est le premier article que j'aie fait après mes deux ans d'expérience dont je vous ai parlé. J'y explique très bien ce que tu expliques que je t'ai expliqué oralement (parle à Nathalie Th) Le temps des dialogues peut être du présent, passé, futur, passé composé, ce qu'on veut puisque les héros se sont rencontrés et qu'ils parlent. Il faut utiliser les temps qui correspondent aux actions quand ils parlent entre eux. Mais quand ce sont les héros qui racontent ce qui leur est arrivé hors de l'histoire, il faut employer les temps du récit, il faut absolument que ce soit un indéfini. Ça ne peut donc pas être un présent ou quelque chose qui s'est terminé, ça n'est pas possible.*

*Je vais vous rajouter quelque chose qui n'a rien à voir avec les temps mais qui est très important. Si vous prenez des contes à personnages animaux, à part les randonnées, vous pouvez avoir des animaux qui parlent alors que tout le monde sait très bien que ce n'est pas le cas. Vous pouvez avoir des plantes qui sont symbolisées, des arbres qui se comportent comme des êtres humains, donc vous voyez bien qu'on est dans l'imaginaire. Ça c'est pour ces contes là (les contes d'animaux). Par contre, quand vous passez à des personnages humains, à ce moment-là tous les contes racontent, particulièrement quand il s'agit d'adultes, des caractères strictement stéréotypés. La sorcière, la marâtre, l'égoïste, etc... Donc pour ça, parce que l'enfant le vit dans sa quotidienneté, tu ne peux plus le mettre dans des situations qui ne correspondent pas aux diverses situations auxquelles il est confronté dans sa vie. C'est pour ça que dès que vous passez aux caractères humains des contes, ils sont systématiquement (...) –ou alors c'est bien précisé que cette personne se comporte vraiment de*

<sup>1</sup>« L'enfant face au conte » article paru dans la revue « Cahiers de littérature Orale » N°33, 1993, intitulé « le temps de l'enfance » (Publications Langues'O, INALCO)

*façon très bizarre. Donc vous voyez que c'est vraiment très très sérieux la construction des messages des contes.*

*Or l'idée qui s'était répandue, c'était que les contes étaient faits pour aider les enfants à dormir, pour les amuser, et ça n'avait strictement rien à faire avec les messages pour construire un être social. Alors si vous réadoptez ce que je vous ai expliqué vite : être humain, être social, et seulement après être individu, respectez ce qu'il faut faire, parce que c'est comme ça que c'est fait, et c'était fait pour vous apprendre à devenir un être adulte responsable.*

*Je rajouterai que quand on file le type d'analyse dont j'ai donné les grandes lignes hier en remontant à 15000 ans avant Jésus Christ, l'évolution de l'humanité, voir un petit peu les différentes modifications, vous verrez que c'est à partir du moment où on a détruit totalement l'utilisation très importante de la parole pour passer aux communications indirectes, qu'on est arrivés à l'extrémité d'un plan dont j'ai entendu l'annonce dans France Culture, la mise en place de l'Intelligence Artificielle. Voilà.*

*Nous avons cessé d'être des êtres humains, nous sommes arrivés à une addition d'individus dont la seule jouissance et satisfaction, c'est la consommation. Et pour le reste c'est le malheur...*

### **Interruption pour le repas de midi**

#### **Mathilde de Lapeyre :**

Je m'appelle Mathilde de Lapeyre. Françoise Diep que vous avez vue ce matin a eu la bonne idée un jour de spectacle de placer Suzy à côté de moi. Il se fait que Suzy et moi nous sommes très bavardes, je pense qu'elle est plus bavarde que moi (rires). Elle a commencé à me parler de « ça ». Je contais déjà en tant que conteuse professionnelle. J'intervenais dans les bibliothèques et autres et je faisais ce qu'à ce moment-là on appelait les TAP (Temps d'Activités Périscolaires). C'était des ateliers le soir, et on m'avait dit que je pouvais faire ce que je voulais, j'avais un groupe pendant une heure et je contais.

Comme j'ai beaucoup parlé avec Suzy, dès le lendemain je me suis dit « j'y vais, je fonce, j'essaie ». Pourquoi je vous raconte ça ? C'est pour vous dire qu'on n'a pas besoin d'être expert, ce qu'il faut c'est y croire, comprendre ce qui se passe dans les cercles conteurs, comprendre que le conte est le véhicule de beaucoup de choses, notamment la plus importante c'est de structurer la parole et d'apprendre à parler et à communiquer dans une communication directe, et qu'à partir du moment où on croit à ça, il faut y aller. C'est pas grave si au début, bon ben voilà... on patauge ! Justement c'est l'intérêt de faire après des groupes d'échange, de se poser des questions, mais d'y croire c'est énorme.

Donc j'ai commencé à faire ça avec des élèves de maternelle, chose que ne se faisait pas beaucoup.

On en avait discuté puisqu'il y avait Jean Christophe Gary<sup>2</sup> qui intervenait avec des classes de sixième, mais Suzy n'avait pas trop de retours sur ce qui se faisait en primaire, et moi j'avais des maternelles. Donc je me suis lancée avec des enfants d'école maternelle, et magie magie, ça a marché ! Je n'en revenais pas moi-même mais ça a marché. Il y a eu des choses extraordinaires, notamment une réflexion d'un gamin qui a raconté « les trois petits cochons ». Un autre enfant lui a dit –cet autre n'avait pas été là quand on avait raconté l'histoire des 3 petits cochons la première fois- « mais non ce n'est pas possible, moi j'ai entendu une autre histoire où le loup ne passe pas par la cheminée parce qu'il est trop gros, il s'enfuit ! ». Le gamin a regardé son copain et

---

<sup>2</sup> Jean-Christophe Gary enseignant dans un collège à l'Ille sur Têt dans les Pyrénées Orientales, son expérience est à voir dans le film tourné par le CNRS sur Suzy intitulé « au pays du conte »

<https://videotheque.cnrs.fr/doc=4095>

il lui a dit « ton loup peut-être, mais mon loup il passe par la cheminée. » C'était super ! Chacun a son loup, on a le droit d'avoir un petit loup et un gros loup ! Moi je me suis dit « ça y est, ça fonctionne. »

Donc forte de cette expérience, de tout l'échange que j'avais eu avec Suzy car avec elle je suis partie très vite et très loin. Je me suis lancée, j'ai envoyé des mails dans les écoles, j'en ai envoyé 150 000 et j'ai eu UNE réponse. Trop contente j'y vais. Première fois. Je fais le cercle –pour moi c'est très important cette notion de cercle. Que les choses soient claires- avec des bancs pour moi ça ne marche pas. Le cercle doit être vraiment circulaire. D'ailleurs ici je trouve que c'est un peu limite. Donc à part ça j'ai raconté les histoires et ça a fonctionné très bien. Parce que j'y croyais ! Je me suis dit « il paraît qu'ils vont commencer à raconter mais quand ? Comment ça va se passer ? Je n'avais aucune expérience de ça !

Et effectivement à chaque fois je disais « s'il y en a un qui veut raconter à ma place, il peut ». J'avais pris une petite kalimba en disant « c'est moi qui ai la kalimba, mais je peux la passer si quelqu'un a envie de raconter », bien évidemment une histoire qu'on a racontée ensemble parce que c'est très important qu'on ait le même corpus d'histoires au départ. Déjà pour celui qui entend parce qu'il a la capacité de vérifier avec ce qu'il a mémorisé, et puis en même temps après les enfants peuvent partir dans des histoires sans queue ni tête, sans structure. Donc là on est sûrs de nos histoires (tirées) de ce corpus-là. Donc on part là-dessus et je me disais, « mais quand est-ce que ça va marcher ? », j'attendais, et la magie a opéré. Aujourd'hui je dois en être aux quarante quatrième projet dans la région d'Occitanie, et je peux vous dire que ça a marché dans toutes les écoles, dans tous les milieux.

Alors évidemment, il y a des écoles où c'est pas simple, et le plus compliqué ce n'est pas forcément dans les zones dites « difficiles ». Ça peut être avec des enseignants plus réticents que c'est plus compliqué mais ça marche, de la petite section de maternelle jusqu'en CM2 et parfois en sixième. J'interviens surtout dans les écoles primaires et ça a toujours, toujours, toujours fonctionné, et à chaque fois j'ai eu droit à ce genre de petit miracle.

Hélène Loup parlait de « comment se faire payer ». Moi je suis conteuse professionnelle je me fais payer bien sûr, mais ces sourires de l'enfant qui a raconté son histoire et qui nous donne son sourire à la fin, non pas de satisfaction par rapport aux autres, mais par rapport à lui-même genre « moi, j'ai réussi à faire ça ! », c'est une confiance qu'il reprend en lui qui est énorme. Et ça, ça me nourrit, ça me plaît, tout ce que vous voulez...

Quelque chose qui est aussi très important, c'est que l'enfant reprend confiance en lui parce qu'il a été capable de prendre en charge une histoire en entier, de la raconter avec ses mots ! J'ai rencontré des enfants qui avaient tellement peu de vocabulaire qu'ils se trouvaient coincés pour parler. Hé bien ils ont vu que c'était important d'apprendre le vocabulaire si on voulait s'exprimer. Du coup ils ont tant bien que mal terminé leurs histoires et puis après ils ont écouté, écouté, écouté, et à la fin ils ont voulu re-raconter l'histoire, et là, le vocabulaire ils l'avaient. Parce qu'ils avaient compris pourquoi ils avaient besoin de ce vocabulaire, et pas parce que –comme on disait ce matin- on avait décidé de leur apprendre. Parce qu'ils avaient besoin d'apprendre pour pouvoir communiquer, pour pouvoir raconter l'histoire.

Dans tout ce que j'ai ressenti dans les projets que j'ai fait c'est cette notion de désir qui est très importante. C'est que finalement, quand une histoire nous touche, quand elle vient nous toucher, on a envie de la raconter, qu'on ait le vocabulaire ou pas, qu'on ait la capacité ou pas, qu'on soit timide, incapable de parler... Moi j'ai vu des enfants mutiques se mettre à parler. Parce que c'était la dernière séance, parce qu'ils savaient que j'allais partir et qu'ils en avaient vraiment besoin... et qu'elle en avait vraiment besoin. Je dis « elle » parce que je pense à une petite fille qui n'avait jamais parlé en classe. Et puis à la fin, elle a eu besoin (de dire). Tout le monde se taisait, il y avait un silence pas croyable parce qu'elle parlait, tout le monde l'écoutait, et son histoire elle la racontait. Je pense que ça a changé beaucoup de choses pour elle ensuite.

Je suis tellement passionnée quand je raconte ça que je peux partir très loin et très vite, mais il y a autre chose. Non seulement ça change la confiance en soi pour la personne qui raconte, mais le regard qu'on a sur elle. Le nombre d'enseignants que j'ai vus qui m'ont dit : « Oh mais de toute façon il ne racontera pas », « il est nul »

ou « il ne sait pas... ». J'ai vu un gamin (conter) dès la deuxième séance. J'avais raconté un conte kabyle. Il était kabyle, c'est important de raconter des contes qui concernent la communauté dans laquelle on est. Mais il a été touché par l'histoire. Je ne l'ai racontée qu'une fois cette histoire. La fois d'après il la raconte merveilleusement bien, il l'adorait, il était super content. L'institut vient me voir et me dit : « Je suis très très embêtée, j'ai fait une équipe éducative pour ce gamin parce qu'il est en échec scolaire, et j'ai marqué « aucune capacité de mémorisation ». Elle ne se souvenait même pas de l'histoire, mais lui si ! Elle était très très embêtée. Là j'ai donc vu celui qui « n'avait pas de vocabulaire » -les autres étaient si habitués à ce qu'il fasse des trucs nuls que quand il a raconté tout le monde (s'est arrêté et) s'est dit « tiens ! Donc il est capable de le faire ! Il y a eu un autre regard sur lui. Donc non seulement (l'enfant) a pris confiance, mais les autres l'ont regardé autrement, et ça c'est primordial.

(Pour revenir à) ce que je disais ce matin, c'est pas toujours évident... J'ai pas seulement le défaut d'être bavarde, j'ai un autre gros défaut que Nathalie a soulevé ce matin, c'est que je suis toute seule dans ma région à pratiquer ça, et en plus je n'ai pas mis en place ce genre de choses (les temps de paroles partagées entre acteurs de projets), parce que déjà j'ai un caractère un peu solitaire, mais en plus j'ai pas pu, j'ai pas fait... Je suis très heureuse d'être venue à Paris pour ça, pour pouvoir échanger là-dessus. Je n'ai pas pu mettre en place de réseau mais, en même temps, je voulais revenir sur cette difficulté à rentrer dans les écoles et à persuader les enseignants.

Souvent je leur donne rendez-vous, je leur parle de ce qui se fait. Avec la passion que je dégage ça marche un peu, mais pour que ça se pérennise dans les écoles, c'est un peu compliqué. C'est pour ça que je disais l'importance –comme disait Hélène Loup ce matin- de faire un bilan qui est renvoyé à l'Inspection, ça peut toujours servir. Et aussi parfois de contourner, mais sans vraiment contourner. Parce que les enseignants veulent, comme on le disait ce matin, avoir la fameuse évaluation, ou alors le fameux but, la finalité, l'objectif, « à quoi ça sert tout ça ? »

Au départ c'est la question qui vient toujours : « à quoi ça sert ? » « Qu'est-ce qu'on va en faire ? ». Je dis un truc, et à la fin ils ont complètement oublié ce qu'on devait faire, parce que ça change tellement de choses... Ça ne change pas seulement au niveau du cercle ! J'aime bien que les enseignants me disent aussi ce qui se passe dans les écoles. Ça change aussi dans leur classe, ça change au niveau du « vivre ensemble », du côté citoyen, du respect de la parole, de l'écoute des uns des autres. On a eu un témoignage splendide ce matin sur le fait d'apprendre à s'écouter.

Ça change aussi sur leur manière de mémoriser en classe me disent les enseignants. C'est-à-dire que parce qu'on a refait image et restimulé notre imaginaire, hé bien bizarrement on va être capable de mieux retenir une formule de mathématiques parce que on va avoir « fait image » pour la mémoriser et c'est beaucoup plus simple que des signes abstraits qui ne veulent rien dire. Les enfants développent beaucoup d'autres choses que de raconter des histoires.

Il y a autre chose qui est important, c'est de leur laisser le temps de développer un discours en entier, avec un début, un milieu et une fin, et qui ne soit pas la réponse pédagogique attendue comme tout le temps. Parce que pour les enseignants il faut aller vite, il faut suivre une leçon, donc je te pose une question, tu dois me dire un mot, c'est ok. J'ai entendu le mot quelque part, c'est ok. Là ils ont le temps. Des fois ils sont bloqués et moi j'aime bien ce moment où ils sont bloqués. Il y a ce silence. On a le droit de réfléchir, on a le droit de s'arrêter, de revenir en arrière, on a le droit à cette parole fragile. Il est important de parler de cette fragilité de la parole et d'être capable de structurer un discours. Parce que les parents parlent souvent par injonctions à leurs enfants « fais pas ci, fais pas ça, fais ci, fais ça... ».

C'est aussi un élément primordial. Bon, vous avez remarqué, je pourrais en parler des jours entiers, mais je suis convaincue, passionnée, seule dans ma région...

**Isabelle Gourdet** : Plus maintenant puisqu'il y a Serge.

**Mathilde** : Oui, avec Serge, mais c'est vrai que je n'ai pas fait grand-chose (pour créer un réseau). Je vis à côté de Montpellier. J'ai pris les choses à bras le corps toute seule, je fais mes projets à droite à gauche, mais...

**Question** : un cercle de parole, ça met combien de temps à s'installer ? C'est un travail sur une année scolaire entière ou ça peut être plus court ?

**Mathilde** : l'idéal ce serait qu'il y en ait tout le temps, toutes les semaines. Moi je sais que c'est toujours une question de budget –je me fais quand même payer- et j'essaie d'intervenir sur dix séances au moins. C'est bien dix séances, parce qu'on a le temps par exemple pour que cette petite qui ne parlait pas se mette à parler avec dix séances. Moins c'est plus compliqué.

**Question** : ça veut dire dix semaines ?

**Mathilde** : Oui c'est ça. Après il y a des vacances toutes les huit semaines, donc je m'arrange. Je démarre un projet, je fais quatre séances avant les vacances, je fais les six autres après. Il y a des enseignants chez lesquels je reviens chaque année, donc au début de l'année je mets le projet en place, l'enseignant prend le relais, il continue dans sa classe à raconter, les cercles de parole sont installés, les enfants ont envie, les histoires peuvent circuler, et moi je reviens pour deux séances vers la fin de l'année pour voir ce qui s'est passé. Je fais des choses différentes selon les écoles, j'essaie de m'adapter.

Je n'ai pas fini ce que je disais quand je parlais de « contourner le projet ». C'est vrai que quand je parlais ce matin de la « création du conte », à partir du moment où les enfants ont entendu un certain nombre de contes, ils se rendent compte de leur structure sans qu'on leur apprenne. On n'a pas besoin de leur apprendre le schéma de Propp ou je ne sais quoi. On n'a pas besoin de dire tout ça, ça s'apprend spontanément. Du coup ils sont capables de créer des histoires qui ont un sens, qui sont logiques, et donc souvent je présente ça pour les enseignants un peu plus réticents. Je leur dis « oui, on va créer une histoire », les enseignants sont contents, et puis c'est vrai que ça donne un « truc » où on invite les parents, on fait un livre... Il y a plein de choses qui peuvent se faire qui sont très sympa aussi, mais j'insiste sur le fait que ça ne va se faire qu'à l'oral, qu'il n'y aura pas d'écrit du tout. D'ailleurs là-dessus les enseignants au départ ne comprennent pas très bien, puis ils voient que ça marche, ils voient les résultats, et c'est comme ça que j'arrive à faire « prendre » le truc et que le bouche à oreilles fonctionne !

J'ai beau envoyer plein de mails partout, c'est toujours le bouche à oreilles qui me fait intervenir. Parce qu'une fois que les parents, les enfants et les enseignants voient ce que ça leur fait, ça change beaucoup de choses. Il y a des écoles où je n'interviens que dans une classe, c'est bien. Il y en a d'autres où j'interviens sur toute l'école. Ça c'est génial, parce qu'il se passe un truc extraordinaire : dans la cour de récréation ils se racontent des histoires...

**Question** : tu intervies séparément ? Classe par classe ? Parce qu'on pourrait regrouper...

**Mathilde** : Ah non ! C'est important d'avoir un cercle de parole pas trop grand. Et même en maternelle je ne prends pas la classe entière ; en maternelle j'aime intervenir avec 15 gamins, les enseignants me font confiance pour être avec les enfants.

**Question** : Et un cercle de parole avec différents élèves de différentes classes ? Les enfants qui ont envie de participer viennent de différentes classes et ils ne se retrouvent pas ensuite en classe ensemble pour partager.

**Mathilde** : C'est pas grave, ce qu'il faut c'est qu'ils partagent au moment du cercle de parole. Tout ça va se faire après. Au contraire c'est bien que les autres (enfants de leur classe) n'aient pas partagé, parce que ça leur donne une occasion d'aller raconter l'histoire. C'est souvent ce qu'il se passe à la fin des cercles de parole. Quand je m'en vais, je leur dis « maintenant vous allez raconter toutes les histoires que vous racontez si bien, vous allez les raconter dans les autres classes ». Aussi bien ils vont raconter dans les autres classes et ils y

prennent grand plaisir. Ils ont peur, et finalement ça nourrit tellement ! Certainement parce qu'ils se sont rendu compte qu'on les écoutait, et puis de transmettre une histoire ça fait du bien, c'est comme ça qu'ils peuvent faire continuer le projet.

Je dis le mot « projet ». Je dis souvent que je fais un « projet » conte dans les écoles. Ce mot je l'écris pour l'Education Nationale. Mais en fait, les projets débutent après (mon départ). Parce qu'après, il y a plein de possibles, parce qu'à partir du moment où on maîtrise la parole, on peut écrire, on peut lire, on peut collecter, on peut se renseigner au niveau des parents, on peut partager avec d'autres classes... Enfin il y a tellement de choses à faire à partir de ce moment-là que ça fonctionne. Mais avant il faut qu'on ré installe tout ce qui a été –comme disait si bien Suzy- pris complètement à l'envers.

Je fais de la formation pour les crèches, pour les assistantes maternelles. Elles ont eu plein de formations sur le livre à la crèche, et quand je leur dis « ne lisez pas le livre avec les phrases » elles me répondent « ah non, on nous a bien expliqué qu'il fallait lire exactement les phrases. » En crèche ! Vous imaginez, le contact c'est terminé, il y a un écran qui est mis. Souvent elles me demandent : « on peut faire ça ? » Parce que finalement c'est instinctif de raconter une histoire. Elles y arrivent. On a tous compris, on n'a pas besoin d'être des « super conteurs ». C'est juste qu'une histoire on a envie de la transmettre, il y a une structure à donner...

C'est vrai que quand je parle de ça, c'est important la structure de l'histoire, c'est important pour la transmission. C'est-à-dire qu'une histoire ça doit être logique. Donc nous, quand on la raconte, il faut la transmettre avec une logique très solide pour qu'elle soit bien transmise. Je sais que les histoires que je pratique depuis très longtemps et dont j'ai beaucoup travaillé la logique sont très solides, je les raconte une fois, la fois d'après elles peuvent être racontées. Il y a d'autres histoires que j'expérimente, je teste, j'analyse en fonction des classes où je suis. Je vois les histoires qui fonctionnent le mieux, pourquoi, comment, à quel âge...

Les âges, ça c'est important. Bien évidemment il y a un âge pour atteindre l'abstraction. Les Nasreddin, si vous les racontez en CP c'est mort (rires). Il y a des choses de base à connaître. Quand je choisis mes histoires, je choisis celles que tout le monde va être capable de s'approprier à son niveau. C'est-à-dire des histoires très simples comme des histoires plus compliquées, et chacun va choisir celle dans laquelle il se sent à l'aise pour la raconter.

**Halima Hamdane** : C'est curieux ce que tu dis, parce que nous, dans le Maghreb, on élève les enfants avec les Nasreddin. Moi à partir de deux ans, j'avais déjà des histoires de Nasreddin.

**Intervention** : mais toi tu avais le sous texte, il faut toujours écouter le sous texte.

**Halima** : Dans les histoires de Nasreddin, il y en a qui peuvent marcher même avec les petits, c'est ce que je veux dire.

**Mathilde** : c'est ça qui est intéressant, finalement c'est la manière dont on l'a reçue cette histoire, et dont on la transmet. Moi je sais que je peux transmettre certaines histoires parce qu'elles font partie de moi. Comme c'est dans ma culture. Mais si je racontais ces autres histoires tout le temps, peut-être que ce serait différent. Il y a quand même l'élément du double sens (dans les Nasreddin) qui n'est pas forcément évident à acquérir. Il y a celui qui ne comprend pas et qui voit que les autres rigolent. Je ne veux pas dire que les enfants sont idiots, mais il y a quand même un degré d'abstraction qui n'est pas facile pour les plus jeunes.

**Nathalie Thibur** : Je voudrais compléter ce que disait Mathilde en ce qui concerne la répétition des histoires. Il y a l'aspect que tu as dit, et il y en a un autre que je trouve très important dans les cercles conteurs comme Suzy les défend. Ce n'est pas seulement quelque chose qui permet de structurer le langage, d'acquérir du vocabulaire etc. Il y a d'autres outils dans l'école qui ont été développés dans ce but et qui ont beaucoup de succès. La répétition apporte quelque chose en plus que peu d'outils (pédagogiques) fournissent. C'est l'aspect

social. C'est-à-dire l'entraide. Le fait d'avoir un répertoire commun, c'est-à-dire de raconter des histoires que tout le monde connaît, ça veut dire que si je ne me souviens plus, les autres vont pouvoir m'aider, et je peux compter sur les autres et oser me lancer, je ne suis pas tout seul.

Aussi bien pour celui qui va essayer c'est super fort de ressentir cette entraide des autres, et c'est aussi très fort pour ceux qui ont envie d'aider d'apprendre à saisir que l'autre a besoin d'aide, mais de savoir aussi se retirer. C'est-à-dire de ne pas arriver puis couper la parole et filer l'histoire jusqu'au bout, mais de savoir lire dans le corps de l'autre. Comme disait Suzy on apprend à lire le corps de l'autre. Donc s'il voit que le corps de l'autre se redresse c'est qu'il a retrouvé le fil, celui qui aide va savoir s'arrêter. Si l'enfant arrive à faire ça, sans l'intervention de l'adulte qui dit « bon c'est bon, laisse-le continuer là, il a retrouvé le fil ! », mais que lui le perçoive tout seul, c'est gagné !

**Mathilde** : c'est très juste ce que tu dis. Parfois il suffit de savoir que les autres sont là. L'enfant n'ose pas au départ mais on lui dit « t'en fais pas, si tu as besoin quelqu'un t'aidera. » Du coup il se lance, il prend le risque d'y aller. Et finalement, il se laisse entraîner, il raconte tout seul, il n'a pas besoin d'aide, mais savoir que les autres sont là et qu'ils peuvent l'aider, c'est essentiel pour lui.

L'aspect dont on n'a pas parlé c'est évidemment tout ce que véhiculent les histoires, qui fait que ça les touche dans leur façon d'être, dans leurs problèmes inconscients, ça les aide. Ils ne s'approprient pas une histoire par hasard. Il y a des choses extraordinaires qui se passent.

Moi j'ai reçu de grandes leçons de conteuse par des enfants. Je me souviens par exemple d'une randonnée que vous devez connaître, « la princesse ratonne » dont le père veut qu'elle épouse le personnage le plus important du monde. Donc il va voir le soleil, puis le nuage etc...

Je me souviens d'une petite marocaine qui m'a raconté cette histoire et qui disait « le papa, il veut qu'elle épouse le soleil et elle veut pas ! » Il y avait une espèce de silence après ça, j'en ai la chair de poule quand j'en parle. Elle avait tout compris, elle parlait du mariage forcé, et moi cet aspect je ne l'avais pas vu dans cette histoire. Je voyais ma petite randonnée bien sympathique. Elle c'était le mariage forcé dont elle nous parlait, mais elle nous en parlait à travers cette histoire, dans la puissance qu'elle mettait dans ses silences. Avec l'enseignante on est restées bouche bée.

Plus jamais je ne pourrai raconter cette histoire sans penser à elle, et voire, je ne me sens même plus légitime de la raconter comme elle, elle qui avait cette expérience. Voyez, c'est des choses comme ça qui se passent. Donc n'hésitez pas, allez-y !

**Question** : est ce que les enfants posent des questions à la fin ? Est-ce qu'il y a des moments d'échange autour des contes ?

**Mathilde** : Alors, j'en avais parlé avec Suzy, et je parlais du principe qu'il n'y ait pas de questions sur les contes ou autres, notamment les fameuses questions sur quels sont les personnages, la structure etc... Donc le côté instit. Les enseignants n'y croient pas que ça marche sans ça, mais ça marche très bien sans ça. Par contre un enfant peut dire « je n'ai pas bien compris ». Je pense à la question de Suzy qui tout à l'heure a dit « Mais comment il a fait pour atterrir sur la lune ? » Ça peut venir spontanément et ça pose des questions sur la logique de l'histoire. C'est intéressant.

Moi il y a un truc que je fais, j'en avais discuté avec Suzy et Jean Christophe, systématiquement je dis à la fin de chaque racontée « alors, qu'est-ce que vous en avez pensé ? ». Je prends le risque de le faire, je le fais partout et ça marche pour moi. Les réactions c'est « ah c'était drôlement bien ton histoire, c'était super, tu l'as bien racontée ». La plupart du temps c'est ça. Alors ça fait du bien à celui qui a raconté, vous imaginez combien c'est bon pour lui. La plupart du temps ils se félicitent entre eux, et parfois ils font des remarques judicieuses du genre « je t'entends pas, j't'ai pas bien entendu ». Ben oui mais c'est important quand on parle de se faire entendre. On se le dit à nous-mêmes entre nous. C'est important de se faire entendre quand on

s'exprime. Donc tout ça fait progresser sans qu'on ait besoin de faire un discours sur la technique vocale, l'articulation etc... Même si celui qui n'articule pas et qui parle tout bas on prête l'oreille pour l'entendre, c'est bien de le dire.

Donc ces questions-là parfois se posent.

**Nathalie Thibur** : je voudrais apporter un témoignage sur cette question. Moi je ne formalise pas « qu'est-ce que vous en avez pensé ? ». Je laisse juste un blanc après, et soit il n'y a rien qui se dit, soit quelque chose se dit. La semaine dernière, j'étais dans une classe de CM2. Ça fait trois ans qu'on fait des cercles conteurs dans toute l'école, donc ces enfants de CM2 content depuis qu'ils sont beaucoup plus jeunes. Là j'ai raconté un conte de sagesse avec une fin un peu « comme ça » (fait un geste montrant la suspension), qu'on pose comme ça. Il y a eu un blanc et avec l'institut on s'est regardées parce que les gamins de CM2 ne se sont pas occupés de nous. Ils n'ont pas demandé à l'adulte : « non mais là lui il a fait ça, le roi là... ». Ils ne nous ont rien demandé à nous, ils ont discuté entre eux « mais attends, mais pourquoi... ». Ils se sont mis à discuter directement sur le message, et nous on les regardait. Ça s'est fait naturellement.

Le fait de dire « il ou elle a bien conté », ils n'en sont plus là. Spontanément, ils parlent du sens. Donc moi j'aurais envie de répondre qu'il faut laisser l'espace ouvert, et attention de ne pas trop verbaliser la demande, parce que les enfants à l'école, quand l'adulte parle c'est souvent pour lui demander quelque chose. Dans cette demande il y a une injonction implicite mais que les enfants comprennent très bien : il va falloir répondre et correctement. Ça, ça va à l'encontre des cercles conteurs. Il n'y a pas d'injonction, c'est primordial.

**Mathilde** : Oui, c'est vraiment la base. Quand je dis « qu'est-ce que vous en avez pensé ? » -je ne dis pas ça exactement, on se regarde simplement parfois- c'est plutôt une façon de dire « comment ça va ? ». C'est là où ça sort, c'est plus comme ça que ça se passe. Ce côté « aucune injonction », aucune question c'est très important... Parfois on se dit « Pour se souvenir de l'histoire il faut qu'on lui trouve un titre. On l'appelle comment ? » Et hop, on trouve un titre à notre histoire, mais des fois ça ne se fait pas. C'est pour ça que je dis qu'il faut faire confiance. Faire confiance en son conte. Il est plus puissant que nous.

**Question** : A partir de combien de séances les enfants se mettent-ils vraiment à raconter ? 5 ? 6 ?

**Mathilde** : Moi, sincèrement, au départ c'était plutôt 4. Depuis, on peut dire qu'à partir de la 3<sup>ème</sup> séance, c'est sûr qu'ils content. Mais ça dépend des classes, ça dépend des endroits, ça dépend des contes. Des fois ça a du mal à démarrer avec certaines classes on ne sait pas pourquoi, et puis des fois ça démarre à fond. En tous cas, je ne sais pas ce que vous en pensez (s'adresse aux autres intervenants) mais à partir de la 5<sup>ème</sup> c'est sûr, ils racontent !

**Suzy** : *J'ai une question à te poser, puisque ça fait plusieurs années que tu racontes. Est-ce que tu as eu des situations où tu t'es dit dans une classe que tu les avais déjà eues les années précédentes ? C'est-à-dire dans la même école, tu retrouves les mêmes gosses pour la deuxième ou la troisième fois.*

**Mathilde** : Malheureusement, non. Par contre, ce que j'ai réussi à faire, et c'était pas évident, c'est que des enseignants s'en emparent parce que c'est vraiment un vaste sujet. Qu'ils s'en emparent et puissent continuer, ça j'ai réussi avec quelques enseignants. Comme tu disais, c'est important d'être présent, de prendre des nouvelles, de voir l'évolution...

**Suzy** : *Tu peux très bien demander à ceux que tu sais que tu as eu pendant les années précédentes, même si tu ne vas pas raconter dans leur classe.*

**Mathilde** : ça m'est arrivé quand même, parce que je suis intervenue dans certaines écoles plusieurs fois, j'ai retrouvé des enfants que j'avais vus deux ans ou trois auparavant. Alors déjà, eux sont ravis, et ils sont hyper partants les enfants. Une instit m'a dit récemment : « oh, mais j'ai cru qu'ils allaient s'ennuyer, que ça allait être un peu long de raconter des histoires. Hé bien on se raconte des histoires pendant une heure, ensuite ils



voudraient faire ça toute la journée. » C'est important que les enfants soient dans l'action, c'est comme ça qu'ils prennent en charge leur propre apprentissage. Moi j'ai eu des enfants que j'avais eu deux ou trois ans avant et tout de suite ils disent « tu te souviens ? Tu nous avais raconté ci » et hop, ils se mettent à dérouler l'histoire. Trois ans après, ils ne l'ont pas oubliée. Ou alors je reviens dans l'école pour autre chose, je suis dans la cour de récréation, ils arrivent et me disent « Tu te souviens ? Tu nous avais raconté... » et hop ils se mettent à raconter.

Ça m'est même arrivé dans un magasin, un gamin qui vient me voir (j'avais raconté dans sa classe deux jours avant). Il vient me voir et me dit « tu sais quoi ? Tu étais dans ma classe et t'as raconté... » et il se met à raconter. Comme si je pouvais avoir oublié...

**Nathalie Thibur** : Ils racontent même entre eux, quand on intervient sur une école entière

**Suzy** : *Si vous regardez le film (Au pays du conte) vous le verrez, parce que Jean Christophe l'a pratiqué. C'est-à-dire prendre les gosses qui savent raconter et les amener dans des classes de plus petits pour qu'ils racontent. Pour la construction de la socialisation c'est essentiel, absolument essentiel, que les plus grands se rendent compte qu'ils peuvent aider les plus petits.*

**Mathilde** : Parfois aussi les plus petits viennent raconter aux plus grands, mais ça c'est les fins de projets où ils vont raconter ailleurs, dans les autres classes. Ce sont des moments forts.

**Autre intervention** : ... d'autant plus que, si je me souviens bien, ils sont plusieurs à prendre en charge une histoire.

**Nathalie Thibur** : Ça, ça dépend. Je connais une école où justement ils content depuis la maternelle jusqu'au CM2, on fait des cercles conteurs. A la fin de l'année, dans ce que Mathilde appelle « le projet », en fait ils se retrouvent tous dans l'école, ils éclatent les classes, ils font autant de cercles conteurs qu'il y a de classes en mélangeant tous les âges. Donc dans un même cercle il y a des enfants de la petite section, donc qui ont deux-trois ans, et d'autres qui ont jusqu'à onze ans et ils racontent. Evidemment les grands racontent leurs histoires à eux, les petits racontent leurs histoires à eux et les instits sont fascinés. Ils disent que les grands écoutent les comptines des petits, et les petits écoutent des histoires qui pour eux sont très complexes... ce sont des moments magnifiques.

**Mathilde** : Oui, s'écouter raconter c'est important aussi. Il n'y a pas que l'histoire elle-même, il y a aussi le plaisir d'écouter raconter les autres, la relation à l'autre se construit aussi là-dessus.

**Nathalie Thibur** : Pour qu'un enfant vraiment éprouve ce que c'est d'avoir en charge une histoire, d'avoir une parole longue qui n'est pas coupée par quelqu'un, de prendre du début, de dérouler tout le fil et d'arriver jusqu'à la fin, d'arriver à faire ça, c'est-à-dire la conter tout seul, c'est très fort. Après, tu peux avoir l'aide des autres. Donc il peut y avoir des enfants qui ne se lancent pas tout seuls, mais donc qui vont raconter en s'aidant.

**Intervention** : C'est ce que vous disiez tout à l'heure : il la raconte tout seul, mais s'il sait qu'il ne peut pas, un autre va pouvoir l'aider, donc les autres ne seront pas privés de l'histoire.

**Nathalie Th** : Oui, on l'écouterait jusqu'au bout l'histoire.

**Intervention** : C'est ce que j'allais vous demander, combien de temps dure un cercle conteur ?

**Mathilde** : Une heure, moi ça dure une heure. Pas en maternelle, là je fais une demi-heure. Parfois les gens disent « vous croyez qu'ils vont tenir une heure ? Une heure c'est peut-être beaucoup pour des enfants de CP ». Souvent je dis « bon, hé bien on va s'arrêter là » et j'entends « Ah non ! » Ca pourrait continuer encore.

**Nathalie Thibur** : Même en maternelle.

**Mathilde** : Oui c'est vrai. En fait les premières fois, puisque seule la personne qui raconte des histoires raconte ces fois-là et que nos histoires doivent donner envie de raconter, là on raconte quatre ou cinq histoires et ça dure une heure au maximum. Mais après, quand c'est eux qui prennent la parole, là ça peut s'étirer,

**Intervention** : Il faut faire des listes après, toi tu n'as pas eu le temps aujourd'hui, tu raconteras la prochaine fois, toi aussi etc...

**Suzy** : *Il y a aussi quelque chose de très intéressant que je veux vous signaler parce que je ne sais pas si vous avez échangé ceux qui déjà racontent, c'est de voir s'ils sont allés raconter leurs histoires à leurs parents adultes, pas frères et sœurs. Parce que quand ils racontent aux parents, ça veut dire qu'ils ont parfaitement compris.*

**Mathilde** : Oui, c'est le cas. Moi, j'ai une gamine qui ne voulait pas raconter en classe. C'est la seule sur tous les projets qui n'a pas voulu raconter. Quand sa mère est venue à la réunion de classe, elle a dit « oh la la, toutes les histoires qu'elle nous a raconté ! » Elle avait tout raconté à ses parents. C'est juste qu'elle avait un problème à régler dans sa relation aux autres et qu'on n'a pas réussi à résoudre malheureusement.

**Question** : Question très pratique : en primaire, les enfants se mettent en cercle aussi, mais quand tu en as trente par classe, on le fait dans la classe ? Ailleurs ?

**Mathilde** : On va parfois dans la salle de motricité, j'ai même conté dans des halls, parce qu'on ne peut pas toujours déplacer les tables dans les classes, c'est un peu casse pied. Des fois ils ont des créneaux bibliothèque, alors on se met dans le créneau bibliothèque. Toi (s'adresse à Nathalie), je sais que souvent ils sont par terre, moi j'aime bien qu'on soit sur des chaises mais si on doit être par terre on s'y met. Par contre la règle c'est vraiment le cercle, pas le carré, pas le rectangle, pas le triangle, le cercle, il y a vraiment quelque chose qui se passe.

**Suite de la question** : Même un cercle de 29 ou 30 ça passe ? Parce que là on est 20 et c'est très serré.

**Mathilde** : Ben oui, d'ailleurs ils sont maintenant la plupart du temps 28 ou 30 dans les classes. Souvent on est sur des petites chaises de classe, on prend un peu moins de place que nous aujourd'hui. C'est toujours important au départ de trouver l'endroit où on va pouvoir le faire, un endroit calme à l'abri des passages et qui soit toujours le même, parce que c'est important le côté rituel. Quelque chose d'aussi important que le cercle, et ça a été développé dans le film, c'est à la fin de la séance de dire « Moi, j'ai pris grand plaisir à partager, je serais très heureuse de revenir la semaine prochaine pour partager encore avec vous. Est-ce que vous, vous avez envie que je revienne ? » Evidemment on ne prend pas beaucoup de risques, c'est toujours oui.

**Suzy** : *Dans le film, tu vois que quand ils rentrent dans la classe pour l'heure du conte, c'est les gosses qui déplacent toutes les tables pour installer, et qui remettent ensuite.*

**Mathilde** : Moi, par contre, ça m'est arrivé d'avoir des classes très agitées, vraiment très agitées. Les premières fois c'est difficile. Déjà ils se calment, et après la magie opère, c'est pharamineux. Ça ne se finit jamais dans le brouhaha.

**Intervention** : Serge Boimare aussi en témoigne.

**Mathilde** : Bien sûr, ça rejoint ce qu'il dit.

**Isabelle Gourdet** : Et il y a la liberté aussi pour les enfants, s'il y en a un une fois qui ne veut pas écouter, hé bien libre à lui d'aller ailleurs. Pas par punition mais juste parce qu'aujourd'hui il n'a pas envie. Et c'est entendu (avec les encadrants). Souvent on intervient sur des établissements entiers, c'est entendu avec les autres enseignants que peut-être il y aura un enfant qui viendra (chez eux).

**Mathilde** : C'est important effectivement de garder cette notion d'avoir envie, de se faire plaisir... Et moi justement dans les classes « casse pied », ça m'arrive parfois à la fin de dire « eh bien moi, j'avoue que j'ai pas pris beaucoup de plaisir parce que tout le monde se coupait la parole ». Ça m'arrive de dire « je vais revenir mais on verra après, je ne sais pas, je ne suis pas sûre. » En général ça fait un bel effet.

**Autre question** : Dans tes premières séances, les enfants ne prennent pas la parole. Mais comment ça se passe alors quand ils veulent la prendre ? Tu dis que c'est souvent à partir de la troisième, ça s'opère comment la bascule ?

**Mathilde** : la première fois je dis « je suis là pour qu'on partage ensemble des histoires. » J'ai une kalimba mais ça peut être aussi un bâton de parole. « C'est moi qui ai la kalimba, c'est moi qui raconte aujourd'hui. » Je commence à raconter –enfin ça, c'est ma manière de pratiquer, c'est un exemple. Donc je raconte, et la fois d'après je dis « j'ai toujours la kalimba, je vais raconter des histoires que vous avez déjà entendues la semaine dernière mais je vais aussi en raconter d'autres, et puis si vous avez envie de raconter, je vous passe ma kalimba. » Ça suffit. Après ça m'est peut être arrivé une ou deux fois de dire « mais il n'y a personne qui veut raconter ? » Mais c'est rare que je sois obligée de dire « bon, ben c'est moi qui raconte. » Souvent ils comprennent implicitement qu'ils ont le droit.

**Suzy** : *Mais si tu ne le dis pas, à partir de la quatrième ou de la cinquième séance, c'est eux qui le proposent.*

**Mathilde** : Oui, je dis ça pour voir si quelqu'un a envie.

**Isabelle Gourdet** : Et puis il y a des doigts qui se lèvent, et à la fin on n'a presque plus le droit, nous, de raconter.

**Mathilde** : ben oui, parfois c'est très dur. Le contrat au départ c'est que chaque fois je raconte au moins une histoire nouvelle, mais en fait j'y arrive pas. Ou alors ils veulent encore alors que la séance est terminée...

**Intervention** : Mais alors, qu'est-ce qu'ils racontent ? Des histoires qu'ils ont déjà entendues ?

**Mathilde** : Oui, c'est ça le principe. On ne raconte que des histoires qui se sont dites dans le cercle conteur. Raconter une histoire qui vient de chez eux, ça fait partie de ce que j'appelle « les après ». Si on veut aller collecter ailleurs, continuer, c'est les après... Les enseignants qui continuent des fois dans leurs classes, je leur dis que les enfants peuvent lire des histoires dans des livres et après se les partager puisqu'ils ont compris le principe. Mais au départ c'est vraiment les histoires qu'on a raconté ensemble pour l'idée de l'entraide, pour la mémorisation, et puis pour voir aussi la spécificité de chacun. On rejoint le fait de voir que chacun est un individu et qu'on n'a pas la même façon de raconter. Comme je disais tout à l'heure ton loup est comme tu as envie qu'il soit, mais il y en a qui vont parler avec les mains, d'autres avec une petite voix... et ça c'est important parce que ça donne envie. Il y en a qui se disent « moi je l'aurais pas racontée comme ça, j'aurais fait autrement ». Donc ils ont envie de la raconter parce qu'ils veulent y mettre autre chose.

**Nathalie Thibur** : Et puis inconsciemment, ça fait comprendre qu'on peut dire la même chose de plein de façons différentes, on peut être d'accord. Je me souviens qu'au dernier bilan que j'ai fait avec une instit de CM, je le fais à l'oral ce bilan, elle me dit-moi c'est quelque chose dont je n'avais absolument pas imaginé que ça pouvait être un dégât collatéral du cercle conteur- donc elle me dit « ça a changé quelque chose d'extraordinaire dans ma classe. » Elle fait des questionnaires, des exercices de lecture, après elle fait des bilans à l'écrit etc... après il y a les temps de correction. Elle me dit « tous les ans, chaque fois qu'on corrige j'ai

toujours des élèves qui me disent « maîtresse, moi j'ai écrit ça, est ce que c'est bon ? » A chaque fois elle leur dit « regarde la réponse au tableau ». Elle me dit « cette année, j'ai plus ça, parce que eux n'ont pas mis exactement la même phrase que moi, c'est pas les mêmes mots, c'est pas tout à fait pareil, mais ils voient tout de suite que ça veut dire la même chose donc ils ne posent plus la question. »

**Mathilde** : C'est ta manière de raconter cette histoire-là, c'est primordial, et d'ailleurs ça l'est pour tout le monde, même pour les conteurs. Chacun a sa personnalité quand on raconte une histoire, et d'ailleurs on aime réécouter les mêmes histoires. En fait on écoute toujours les mêmes histoires quand on va voir des spectacles, c'est la personnalité qui entre en jeu et c'est justement important pour l'individu.

**Isabelle Gourdet** : Je voudrais juste rajouter que les parents sont invités aussi, et que par rapport à ce projet-là, on dit bien aux enseignants que tout ce qui sera dit dans ce cercle-là ne sera pas repris en classe pour décortiquer grammaticalement... etc. Si l'enseignant veut redire le conte hors de ce temps-là, évidemment c'est bienvenu et on encourage, mais en tous cas ce ne sera absolument pas repris (pour enseigner quelque chose).

**Mathilde** : Par contre on peut voir que les passés simples dont on parlait ce matin, ils se rendent compte qu'évidemment ils ne maîtrisent pas le passé simple, mais pourquoi l'apprendre ? Franchement ça sert à quoi le passé simple ? Ah ben du coup on l'utilise quand on raconte des histoires, il y a une raison pour laquelle on l'apprend en classe. Mais ce n'est pas pour travailler l'histoire, c'est que ça motive les enfants pour l'apprendre.

**Intervention** : Et alors, pourquoi on l'apprend ?

**Réactions dans le public** : « Fallait être là ce matin !!! »

**Suite de l'intervention** : j'attends le compte rendu pour comprendre.

**Claire Guillermin** : à ce propos je proposerais bien que chaque personne qui est intervenue aujourd'hui mette son témoignage par écrit en quelques lignes pour le partager avec d'autres. Et peut-être que ceux qui ont enregistré, qu'on voie comment retranscrire ce qu'a dit Suzy, le lui faire relire et le repasser à tout le monde. Evidemment la retranscription prendra du temps, ça ne se fera pas du jour au lendemain mais si on veut avoir une trace, c'est important. D'autre part, que les gens qui ont à cœur de dire quelque chose l'apportent, afin que le compte rendu soit co construit.

**Mathilde** : j'ai une dernière chose à dire, c'est que oui, je n'ai pas construit de groupe à Montpellier, mais je réponds à toutes les questions, et je passe parfois des heures au téléphone avec des gens qui ont envie de se lancer pour discuter avec eux, les aiguiller... Plein de gens, des instits, des conteurs m'ont téléphoné, et la semaine prochaine, trois conteuses viennent passer la journée à la maison pour que je leur parle de tout ça toute la journée.

Je fais ça. Donc si vous avez envie qu'on échange, c'est pas mal le téléphone, même si c'est pas de la communication directe.

**Rires.**

**Claire Guillermin** demande à Nathalie Labarre de parler de ce qu'elle fait avec ses classes de sixième.

**Nathalie Labarre** : Il y a déjà beaucoup de choses qui ont été dites. Moi je peux vous parler du fonctionnement qu'on a adopté avec Claire. Donc je travaille avec Claire Guillermin depuis 4 ans dans deux classes de sixième. Ils sont 28 dans chaque classe et j'ai la chance incroyable d'avoir des demi-groupes une fois par semaine. Donc je prends les élèves en demi-classe et je ne travaille que sur le conte, toutes les semaines de début septembre

à fin juin. Claire intervient à dix reprises, dix fois une heure et demie dans la classe complète, par contre, pour faire autrement. Pourquoi tu viens d'ailleurs ? (demande Nathalie à Claire, rires)

Donc le principe c'est le vôtre, c'est un cercle de parole, les enfants dégagent les tables eux-mêmes, ils se débrouillent, effectivement de mieux en mieux et de plus en plus vite. Donc moi je ne raconte pas, je ne me suis pas encore lancée, je lis un conte (je suis désolée) de tradition théoriquement orale, en tous cas qui me parle, et puis après je fais raconter les enfants. Je suis enseignante, donc ils sont un peu moins libres qu'avec vous, moi j'impose que tout le monde parle, même pour dire seulement une phrase, mais que chacun participe. On est aussi dans cet esprit que c'est pas toi qui raconte le conte toute seule, c'est ensemble, chacun à notre tour, on va raconter un petit bout du conte, en tous cas pour tout ce qui est de l'apprentissage. Puisqu'après, il y a différents moments dans l'année où on peut raconter un conte complet à d'autres spectateurs puisqu'on sort de la classe, on rencontre des parents à la fin de l'année, on est allés rencontrer des élèves de CP et CE1 récemment, à la fin du mois de janvier.

On rencontre également des conteuses amatrices qui font partie d'un atelier où elles apprennent à conter, donc on crée un temps fort dans la classe une fois dans l'année. On a vraiment à cœur qu'il y ait ces temps d'échange et de partage avec d'autres, parce qu'on se rend compte que raconter entre nous, au bout d'un moment ça n'a plus de sens.

A l'instigation de Claire on a l'an dernier intégré la vidéo parce qu'on sent bien que ça va nous donner une portée un peu plus grande -notamment par rapport à l'institution- puisqu'on filme ce qui se passe en classe et ça permet à d'autres personnes de voir comment ça se passe, ce qui se fait, et les résultats, même si évidemment ça donne un résultat un peu figé puisqu'une fois qu'on a enregistré un gamin, c'est une parole fixe. Mais ça donne quand même une petite idée de ce à quoi ils sont capables d'arriver en fin d'année.

Donc on a fait l'année dernière un web documentaire dans lequel il y a eu aussi bien des vidéos qui sont des reportages de tout ce qu'on a fait au cours de l'année, que des enregistrements audio, que des photos. On a vu aussi une amplification de la motivation des enfants de par l'arrivée de la caméra dans la salle.

Cette année on essaie de faire une web série. Alors on avait imaginé quatre petits films autour du conte. Comme on est toujours en expérimentation on ne sait pas ce que ça va donner. La première captation n'est pas terrible. On va essayer de réajuster par la suite pour quand même avoir un rendu, parce que l'un des objectifs qu'on a quand même, c'est de montrer aux inspecteurs, aux collègues, qu'il y a plein de choses à faire et que ça peut être intéressant. Comme vous pouvez le ressentir, moi mes collègues ne voient pas l'intérêt. Le conte c'est vieillot, et puis le résultat des gamins quand on les écoute raconter et qu'on n'est pas dans le quotidien, des fois on a l'impression que ce n'est pas extraordinaire ce qu'ils font, alors que nous qui les voyons tous les jours on sait que c'est extraordinaire.

Je racontais tout à l'heure qu'on avait il y a quatre ans une petite dyslexique qui de toute l'année n'a pas dit une phrase, elle était totalement mutique. Pas tétanisée, je l'ai en troisième cette année elle n'est pas tétanisée mais mutique, mais en fin d'année devant les parents, elle a dit une phrase sans qu'on lui souffle rien et on s'est dit « ouais ! » Alors c'est vrai que par rapport aux autres c'était nul, mais nous on savait que c'était un pas prodigieux de sa part.

**Isabelle Gourdet** : Vous faites des veillées ?

**Nathalie L** : on fait plein de choses. Dans le déroulé, en début d'année on accueille les parents pour leur expliquer le projet, le principe, avoir les autorisations, expliquer comment ça va se dérouler, ce qu'on va faire, pour les impliquer. Ensuite on fait le travail en semaine, donc toutes les semaines autour d'un conte, ou des contes vus avant, ça dépend, et puis on les reçoit à nouveau en fin d'année.

Cette année on a fait un truc un peu particulier. Fin janvier on a fait un « domino conte ». Donc on a invité les parents à venir écouter leurs enfants, et une fois qu'ils ont été là, on leur a dit « vos enfants vont vous raconter, mais vous aussi vous allez raconter. » Alors là ça a été... panique dans la salle. On a fermé les portes, on a dit « vous êtes là pour une heure » (rires). En fait ce qui s'est passé, c'est qu'on les a mis ensuite en famille dans des salles, par famille, et l'enfant racontait à son papa, sa maman, son petit frère, sa petite sœur un conte qu'il avait choisi et il les a fait répéter d'une certaine façon. En fait ils les ont redits une fois, ils ont posé des questions, ils ont bien rigolé, et puis après comme dans chaque salle il y avait quatre familles, on a fait se rencontrer la famille 1 avec la famille 2, et la famille 3 avec la famille 4, et tout le monde devait raconter, et puis ensuite la famille 2 avec la famille 4 etc... En fait ça a été un moment extraordinaire. Les parents nous ont remerciées, sauf un papa qui nous a dit « moi j'ai pas pu raconter ». Les parents nous ont remerciées parce que c'était un moment vraiment de partage, un moment commun en famille, un moment dans lequel ils ont ri. Enfin il y a eu plein de moments riches en émotions. Une maman qui a été très étonnée des capacités narratives de son enfant –cet enfant est en grande difficulté en classe. Enfin vraiment beaucoup de bonheur.

On a vu des CP et ce CE1. C'est pareil il y a un échange qui se fait, une écoute, un respect mutuel qui est absolument extraordinaire.

Donc on essaie de privilégier plusieurs moments comme ça, pendant lesquels les enfants vont pouvoir aller raconter à l'extérieur, c'est important.

**Isabelle Gourdet** : Excuse-moi, c'est des sixième ? Mais il y a des CP et des CE1 au même endroit ?

**Nathalie L** : Non, on va raconter dans les écoles primaires, ça demande toute une organisation au niveau de la direction du collège, parce qu'il faut qu'on « banalise » un temps assez long. Il faut compter une heure et demie pour faire la route, rencontrer les plus petits et revenir. Comme on a deux écoles sur Beaufort en Vallée (49250, Maine et Loire), on va voir ces deux écoles là et on ne peut pas rencontrer les autres parce que chaque fois, le bus, c'est des sous.

Les points positifs j'en ai plein mais vous les avez déjà dits : l'apprentissage de la mémorisation, l'écoute, le développement de l'imaginaire, le temps laissé à la parole pour se structurer. Ce que nous disent souvent les enfants, c'est la prise de conscience en eux, c'est ce qui ressort en fin d'année. Un a dit un jour « si j'ai à parler devant mille personnes, maintenant je peux » (rires).

La coopération, l'entraide ça se développe quand même un peu aussi.

Vous parliez tout à l'heure du vocabulaire, de la conjugaison, moi je le vois beaucoup chez des enfants dyslexiques. Le conte et le travail sur la parole c'est vraiment un outil magnifique pour eux parce que ça leur permet de continuer à apprendre. Puisque dès qu'ils sont face à un écrit, c'est-à-dire exactement ce qu'il y a à l'école tout le temps, ils sont coincés parce qu'ils ne peuvent pas lire. Donc comme ils ne peuvent pas lire ils ne peuvent pas comprendre. Et comme ils ne peuvent pas comprendre ils n'apprennent pas. Le fait de passer par l'oral leur permet de continuer à structurer leurs phrases, à maîtriser de mieux en mieux les conjugaisons, à utiliser du vocabulaire issu des histoires, ou à aller chercher le vocabulaire dont ils ont besoin, ça c'est vraiment fabuleux.

Dans notre façon de travailler ce qui me touche aussi c'est le fait qu'on instaure des règles explicites de fonctionnement : on s'écoute, on s'aide, on ne se moque pas, on ose. Claire les répète à chaque fois qu'elle vient. On ose, en s'entraide et on a le droit de se tromper. Ce sont des choses que je retrouve après au quotidien parce que moi, ces enfants, je les ai quatre heures et demi par semaine. Donc les trois heures et demi qui suivent ces heures d'oral, je sais que je peux m'appuyer là-dessus et ils comprennent ce que je leur dis. Ça ne veut pas forcément dire que la classe est d'un coup soudée, fusionnelle, et que tout se passe bien, ce n'est pas comme ça que ça se passe. En vrai il y a quand même pas mal de difficultés qui résistent.

Cette année, et c'est assez étonnant, j'ai pu faire référence à un héros de conte pour aider un gamin à dépasser une difficulté. Il était précoce, ses parents le poussaient à aller en cinquième, il n'était pas sûr, il avait peur. On a pu dire « tu sais le héros du conte il y arrive parce qu'il sort de chez lui, il vit des aventures. Vas y, lance-toi ! » Ça l'a un peu aidé à passer au niveau du dessus.

Ce qui me touche beaucoup c'est le fait qu'on remette des liens humains dans nos relations aussi. Entre eux, et entre eux et moi. On est tous sur les chaises effectivement, on a une sorte de lien d'égalité qui est vraiment explicite et qui est intéressant. Ça crée un autre regard de l'enfant sur l'adulte, et comme je disais un autre regard de l'adulte sur l'enfant aussi. Egalement dans la relation entre eux aussi.

Moi, en tant qu'enseignante ça m'a ouvert plein de portes au niveau de mon enseignement. Ça m'a permis d'être plus à l'aise, plus à l'écoute, plus ouverte sur leurs propositions et sur ce qu'il se passe. Aussi d'être moins figée sur des préparations de cours, sur ce qui devait se passer comme ça et pas autrement, et il faut se dépêcher parce qu'on a 55 minutes pour tout faire. Ça change la vie de l'enseignant, vous le dites souvent.

Si j'ai encore un peu de temps je voudrais quand même vous parler des obstacles et des problèmes. Je mets tout en vrac :

- **Vous avez du mal à trouver des classes, mais nous on a du mal à trouver des conteurs disponibles.**

J'en parlais avec Claire, j'ai eu la chance incroyable que nos chemins de vie se croisent, qu'on n'habite pas très loin, qu'on ait eu l'occasion à un moment de se rencontrer, et puis que ça marche. Parce qu'en fait, c'est un vrai travail en coopération. Ce n'est pas Claire qui arrive en disant « pousse toi, je fais ça », ou moi qui lui dis « bon, tu fais ça, tu fais ça, tu fais ça ». C'est vraiment beaucoup d'échanges. On passe des heures au téléphone, du temps avant qu'elle commence, du temps après, du temps pendant...

Des fois on dit aux enfants : « stop ! Attendez, ce qu'on a prévu ça ne vas pas » Alors on se met d'accord devant eux, tant pis, et puis on change. On coopère.

- **C'est un vrai travail qui demande énormément de temps.** Ça explique peut-être pourquoi il y a beaucoup d'enseignants qui ne le font pas.

**Mathilde** : mais quand on le fait nous, les enseignants n'ont besoin de rien faire...

**Claire** : Nous on co-construit.

**Mathilde** : Mais il n'y a rien à construire puisque nous on se raconte des histoires, c'est tout !

**Nathalie L** : On n'a pas forcément ce fonctionnement là en fait. Au fil des ans comme ça fait quatre ans on ajuste, on refait autrement, on essaie des choses, ça marche on continue, ça marche plus on change. On n'est pas que dans le cercle de parole en fait. Notamment à cause de la caméra qui est arrivée aussi l'année dernière, ça a aussi changé des choses.

- Le troisième gros problème après le fait de trouver un conteur et le temps que ça prend, c'est aussi **le financement** parce que en fait, quoi qu'on en dise on a un budget limité, et faire venir un conteur demande un engagement de la part du principal qui accepte de créditer un artiste d'une somme certaine pendant un an, ce qui peut être considéré par d'autres collègues comme un sacrifice sur leurs projets à eux.

On est dans un collège rural, on est loin de la culture, on est tous à vouloir faire des choses plus fabuleuses les unes que les autres. Pourquoi moi j'ai une somme pour une artiste et pas ma collègue ? On a la chance d'avoir un principal extraordinaire qui nous soutient.

**Mathilde** : j'ai vu des écoles qui organisaient des manifestations pour payer leurs projets.

**Nathalie L** : Oui, mais il y en a tellement déjà (des projets)...

Pour l'enseignant ça demande aussi une organisation annuelle particulière parce que moi, sur mes quatre heures trente, j'en ai une qui « saute » par semaine. Bien sûr qui saute entre guillemets, parce que je vois bien l'intérêt, mais sur le reste du sacro-saint programme, ça me prend une heure par semaine et par classe. Mais comme j'ai la classe qui est dédoublée : je les ai trois heures et demie toute la classe, une heure une moitié, une heure l'autre moitié par semaine.

**Suzy** : *c'est-à-dire que tu travailles avec deux classes ?*

**Nathalie L** : Oui, j'ai deux classes de sixième.

**Suzy** : *Donc tu as deux classes, et par rapport ces deux classes, tu as tout l'enseignement plus le conte. Tu es prof de français c'est ça ? Donc tu as un nombre d'heures par semaine en tant que prof de français.*

**Nathalie L** : Oui, j'ai chacune des deux classes quatre heures et demie par semaine, et sur ce temps pour chaque classe je consacre chaque semaine quatre heures d'oral par classe de sixième. Je prends les classes en demi-groupe, chaque demi-groupe ayant une heure d'oral par semaine. Chaque enfant a quatre heures et demie de français par semaine mais sur ces quatre heures et demie, il sera pendant trois heures et demie avec toute sa classe avec un enseignement classique, et une heure en demi-groupe en oral.

En plus de ce temps, Claire vient une dizaine de fois pour chaque classe, je prends sa venue sur mon temps de cours, pas sur le temps d'oral. Elle prend la classe entière une heure et demi chaque fois.

Je continue sur les blocages.

- **L'organisation annuelle** parce qu'il ne nous reste plus que trois heures et demi pour faire tout le reste du programme.
- Autre problème, **à 28 faire de l'oral c'est super compliqué**, d'autant plus que les gamins ont tous quelque chose à dire tout le temps sans réfléchir à ce qu'ils disent. Donc ça sort sans arrêt, ils ont énormément de mal à se canaliser dans une vraie parole construite et réfléchie. Donc on a vite fait de penser que ça va être le bazar, mais ça c'est avant de connaître le travail sur le conte en fait. Donc plein d'enseignants sont résistants par rapport à ça, parce que dès qu'on essaie de faire une activité orale, c'est vite n'importe quoi, avant de se rendre compte que le conte amène une certaine structure et qu'on peut travailler comme ça.

**Nathalie Thibur** : Du coup j'ai une question. Est-ce qu'il y a un type de forme que tu privilégies dans le conte ? Un répertoire ?

**Nathalie L** : Non, ça dépend des années.

La première année j'ai fait au fil de ce que j'avais envie de faire, parce que j'y connaissais rien –enfin j'ai beaucoup lu des contes quand j'étais petite donc j'ai un immense tas de bouquins où je piochais un peu au hasard.

La deuxième année je me suis dit « ouh la la, mon inspectrice n'est pas contente parce que je ne suis pas dans le programme, donc j'ai cherché des contes en lien avec les thématiques, on y arrive très bien.

L'année dernière on s'est dit : « On va laisser les enfants amener des contes. » Là on a eu tout et n'importe quoi, on s'est dit que ça n'allait pas.

Cette année, on a commencé à cause du projet de rencontre avec les CP-CE1 par des histoires en randonnée, des contes d'animaux et des contes étiologiques pour que les enfants les plus petits aient quand même accès, et maintenant on passe au merveilleux et des contes de sagesse etc.

La mythologie ? (répond à une question), pas du tout.

**Claire** : Sachant que moi quand j'interviens, j'amène les contes que je raconte.

**Suzy** : *à partir de quand, dans ta répartition, les enfants se mettent-ils à raconter ?*



**Nathalie L** : depuis le début. Moi je les ai à l'oral en demi-groupe, Claire les a en grand groupe.

**Suzy** : *Donc vous racontez un certain nombre de contes depuis le début jusqu'à la fin ? Est-ce que toi, Nathalie, tu racontes des contes ?*

**Nathalie L** : Non c'est Claire qui raconte et eux racontent après. C'est l'équivalent du cercle de conteurs quand elle est là. Au début elle seule raconte, et après eux racontent.

**Question** : Est-ce que chaque élève raconte un conte ?

**Nathalie L** : En fait on leur demande de raconter, un petit bout, tant qu'ils peuvent parce qu'après ils se font passer la parole.

**Suzy** : *Est ce qu'ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, le temps qu'ils veulent ?*

**Nathalie L** : Oui, ils peuvent aussi, c'est assez libre. Si un commence à raconter et qu'il coince, et que son voisin veut prendre la suite, hé bien il prend la suite. Mais s'il a envie de raconter (son conte) en entier, il le raconte en entier.

**Suzy** : *le prof c'est la même chose, tu peux être interrompue pour qu'un gosse prenne la suite ?*

**Claire** : Moi, je raconte en entier, parce que quand je les raconte, c'est la première fois. Ils ne le connaissent pas. Après ils le racontent ou s'entraident pour le raconter, c'est pour ça que la parole tourne.

**Question** : Nathalie, qu'est ce qui aujourd'hui pourrait faire que tu racontes les contes sans les lire ?

**Nathalie L** : J'avais peur, j'ai moins peur, mais la somme de travail –vous savez le temps qu'il faut pour maîtriser une histoire... Au départ je me suis imaginée leur raconter une histoire par semaine, et je me suis dit que je n'aurais jamais le temps de m'approprier une histoire par semaine pour la leur raconter.

**Nathalie T** : C'est que toi, chaque semaine, tu changes d'histoire ?

**Nathalie L** : Oui, dans une certaine mesure.

**Intervention** : on a dit que dans le cercle, ce qui était très intéressant c'était la répétition et construire un répertoire commun, ça peut alléger !

**Nathalie L** : Cette année c'est justement ce qu'on essaie de faire, c'est-à-dire d'avoir des histoires sur lesquelles on puisse revenir, mais au départ il en faut quand même quelques-unes. Moi je ne suis pas capable pendant une heure de raconter cinq histoires.

**Intervention** : Est-ce que des outils peuvent être utilisés, par exemple la carte du conte, quelque chose qui aide à s'orienter, à ne pas perdre ses repères ? Pour toi en tant qu'enseignante ?

**Mathilde** : Si tu arrivais à voir les événements et les enchaînements cause – conséquence, cause-conséquence, et ensuite faire confiance et lâcher l'écrit ? C'est ça le plus dur, lâcher l'écrit et se dire qu'on peut raconter comme si c'était un souvenir de quelque chose qui s'est passé. On est arrivés là, après il s'est passé ça, puis passé ça.

**Nathalie L :** Ce que je disais à Nathalie T (pendant le repas de midi), c'est que les fois où j'ai raconté je n'ai eu que des retours positifs, les gamins étaient scotchés et m'ont dit « C'est super, comment vous faites ? Mais si vous racontez bien... ». Parce que moi je leur dis « Moi je suis à votre niveau hein ! Je raconte comme vous. » « Ah non madame ! Vous êtes trop bien. » C'est sûr que, comme tu dis, ça donne confiance. »

**Nathalie T :** Alors, en plus d'être prof de français, toi tu es victime de l'image de maîtrise comme tu le dis très bien que tu as du discours en général, et donc tu as l'impression que tu ne seras pas à ce niveau-là quand tu vas raconter une histoire.

**Nathalie L :** Sans doute, mais en fait c'est pas comme ça que ça se passe. Je suis trop encore dans l'intellect et pas assez dans l'agir. Je terminerai par un dernier problème parce que je ne vais pas tout dire aujourd'hui.

- Il y a quand même une chose que cette année je ressens beaucoup, c'est **l'obstacle que les enfants me mettent eux-mêmes. C'est-à-dire que comme je ne suis plus en posture de professeure, ils me remettent en posture de professeure.** Ils me disent « ah oui mais ça c'est pas du travail ; ah oui mais ça c'est pas du français ; ah oui j'adore, on fait rien ». Et ils sont dans une attente d'une habitude. Il faut que j'aie une posture habituelle et là ce n'est pas le cas, et honnêtement, dans certaines classes, je sens que ça perturbe.

**Nathalie T :** Je pense que ça n'est pas une attente, c'est une interrogation. Pour eux il y a là quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Les règles du jeu changent, celles qu'on a d'habitude tout le temps c'est pas les mêmes alors que c'est la même personne qui à d'autres moments les tient. C'est juste qu'ils t'interrogent là-dessus parce que je pense que ça les questionne beaucoup. Tu es la maîtresse et tu es une femme aussi !!!

**Suzy :** *c'est une contradiction de l'utilisation de la fonction du conte qui est de donner entière liberté à l'enfant qui décide de ce qu'il veut faire avec ce que tu as eu la gentillesse de lui avoir communiqué en leur rapportant des contes. Le principe de base, c'est ça. Moi je sais, parce que moi je suis un adulte, et j'ai compris. Donc moi je sais que c'est la meilleure façon de donner à l'enfant la capacité de devenir maître de la parole – maître de la parole ça veut dire utiliser le langage pour savoir être à la fois un être humain, un être social et un individu qui pourra utiliser intelligemment ses facultés de créativité si par hasard il en a – par hasard, vu que tous les enfants n'en ont pas. C'est le principe de base. Donc, par rapport à ce principe, ce que tu décides, c'est à l'envers. Moi j'ai décidé que, je ne sais pas trop pourquoi, il serait intéressant que tu sois capable de raconter un conte, donc je vais organiser comment il faut apprendre à raconter un conte. Ça n'a rien à voir, strictement, excuse-moi.*

*On peut en discuter, là on ne va pas faire durer. On se donne rendez-vous, et moi pendant trois heures je t'expliquerai. Tu viens avec ta copine, je prendrai le temps. Ce qui est capital c'est que ça ne permet pas à un être humain de se construire comme adulte accompli, ça ne permet pas à un être humain d'acquérir la maîtrise du langage articulé, c'est-à-dire la maîtrise du raisonnement logique que permet la construction du langage articulé.*

*Ils doivent l'apprendre pour que quand ils arrivent à 12-13 ans, c'est-à-dire un an plus tard que l'âge qu'ils ont dans ta classe, inconsciemment ils aient acquis cette formation. C'est le principe de départ de l'utilisation du conte dans les sociétés qui n'avaient pas d'écriture. C'est ça, en faire quand même des êtres humains qui se servent intelligemment de ce qui leur est propre, qui est par rapport aux autres mammifères un langage articulé, c'est-à-dire organisé sur la base du raisonnement logique.*

*Alors tu réfléchis toi-même, mais moi je suis tout à fait prête à en discuter beaucoup plus en détail avec vous. Tu réfléchis sur la façon dont tu crois les former pour ça, de la même façon que tu croyais les former pour ça sur le modèle classique. En tous cas le modèle tout à fait classique sans le conte te donne la preuve, depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle ça crève les yeux que ce n'est certainement pas le bon moyen. Puisque le modèle qu'on nous donne, et qu'on nous donne de plus en plus depuis la fin de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, et qu'on nous donne*

*pratiquement constamment en supprimant le reste, ça n'est plus l'utilisation de (29'17 mot pas compris : l'amour ?). C'est la fabrication de robots qui ne sont plus capables de penser.*

**Intervention :** Ce que je trouve intéressant avec ce qui se passe là, c'est de ne pas le prendre dans un truc de convenance, c'est de dire qu'en fait « ça » (les cercles conteurs) paraît simplissime, mais c'est un tel renversement de nos modes de pensée que là, aujourd'hui, j'accède à cette subtilité. En fait il y a plein de micro détails qui sont nécessaires et qui n'apparaissent pas tout de suite. Ce sont tous ces micros détails qui font que c'est un renversement de paradigmes. On est dans un autre monde. C'est comme si, inconsciemment, on revenait sur nos modèles anciens.

**Nathalie L :** On est issus de cette culture qui est là de toute façon.

**Suzy :** *Si un enfant qui a douze ans est capable de te dire « maintenant je peux faire un discours », ça veut dire devant des personnes que je ne connais pas et je ne sais pas pourquoi je fais le discours. Ça veut dire un échec total... (Des gens parlent par-dessus Suzy,)*

**Intervention :** Ce que je trouve intéressant, ce qui m'apparaît, c'est que dans les réseaux dont parlait Nathalie (Thibur) tout à l'heure, c'est que dans ces cercles de réseaux on peut échanger sur ces endroits où on achoppe. Dans le témoignage de Nathalie L j'ai compris dans ce que tu ramenait (Suzy) qu'en fait, le langage articulé on l'a parce qu'il y a la totalité du conte. En fait, si on ne gère pas soi-même la totalité, on n'accède pas à l'articulation. Si elle est découpée on peut y accéder, on l'a quand même un petit peu, mais on ne la touche pas en interne.

**Suzy :** *En même temps, tu ne parles pas de parole, et donc tu t'es maintenue dans la façon dont tu l'as tournée, tu t'es maintenue dans la suprématie de l'oralité sur la parole, c'est-à-dire l'utilisation de la parole... (bruits)*

**Nathalie Th :** Mais en même temps, c'est en faisant qu'on s'en rend compte. Tout ce dont elle parle, c'est en faisant qu'on le voit. Quand tu restes dans l'idée tu dis « ah oui, j'ai super compris, je me jette. Mais comme t'as pas mis les mains dans le cambouis, qu'il n'y a pas des choses qui te font dire « ah mais là... ». Donc c'est bien d'expérimenter et de se tromper.

**Catalina Pineda :** J'entends qu'on est construits à l'envers, ce sont des idées qui viennent, mais si on écoute aujourd'hui ce qui peut être organique, l'ordre organique c'est-à-dire qu'on va de l'humain au social pour finir par l'individu. Le problème qu'on a aujourd'hui c'est vraiment le tissu social, comme on se « relationne ». Ce que je veux dire c'est : chacun de nous, comment est-on arrivé au conte ? C'est parce qu'il y avait quelque chose qui clochait, quelque chose qu'on ne comprenait pas très bien, et dans les contes on se sentait un peu en sécurité, rassuré, on ne savait pas pourquoi mais c'était quelque chose qui avait une résonance humaine. Après quand on commence à côtoyer le conte et quand on commence à échanger, on est dans le social. Et pour finir, dans l'individu, parce que comme individu je me sens bien.

Moi au début j'avais dit, « je travaille plutôt dans le domaine scolaire », parce que en tant qu'étrangère, comme j'essayais de toucher les portes des écoles, les professeurs me disaient « oui, mais toi tu as un accent trop fort... on ne se risque pas avec toi ». OK. J'ai essayé de voir, mais comment faire ? J'ai bien entendu ce que Suzy a dit et ça m'a parlé immédiatement. Comment on peut faire pour vraiment atteindre les enfants et tout leur entourage. C'est-à-dire qu'il n'y a pas que les professeurs, il y a aussi les parents, les animateurs, toute une quantité de gens qui sont autour.

Moi j'ai compris que je devais associer les adultes dans ce cheminement du circuit de la parole depuis la base. Pouvoir faire ce cheminement pour qu'en tant que personnes ils s'autorisent, ils se sentent bien à partir de ces questionnements humains, ces rencontres sociales pour pouvoir s'autoriser à faire ce même partage avec les enfants.

Donc, est ce qu'on parle toujours ici de cercles de parole adultes-enfants mais entre nous et avec des gens qui interviennent, donc des profs, animateurs, parents... est ce que ce sera remis en cause ?

**Suzy** : *Je voudrais vous citer quelque chose pour que vous compreniez plus clairement la contradiction et l'inversion. C'est la définition du langage. Il s'agit d'une femme peule, vivant dans une société sans écriture, exclusivement basée sur la parole, interrogée sur la signification du langage. C'est celle que j'ai donné à Nathalie ce matin. Elle explique au curé qui l'interrogeait que « la parole de la bouche n'est pas la parole. La vraie parole que nous avons, nous les humains, c'est la parole qui grandit et mûrit dans le cœur ». La parole de la bouche, celle de l'oralité n'est pas la vraie parole. La parole de la bouche mène à la folie. L'intelligence, donc la partie de la parole qui est la compréhension abstraite de ce qui est le raisonnement, c'est très intéressant parce que c'est un acquis, mais ça peut être très dangereux. Voilà, tu as les différences entre ces deux types de paroles.*

**Nathalie L** : Je terminerai juste en disant qu'en fin d'année, et régulièrement en cours d'année les enfants racontent des contes de leur choix. Voilà. J'ai terminé mon témoignage.

**François** : Mon témoignage va être très court, car il y a déjà tellement de choses qui ont été dites depuis une heure et demie que je n'ai pas grand-chose à ajouter. Je m'étais inscrit au témoignage modestement, parce que j'ai fait une intervention l'année dernière dans un collège pour la ville de Malakoff et j'ai trouvé que c'était un processus intéressant. C'était un partenariat entre la bibliothèque, le collège et moi.

Ce partenariat bibliothèque, collège, conteur était vraiment bien, ça a commencé par une expo sur les contes dans la bibliothèque. Moi j'avais des moyens extrêmement limités puisque j'ai eu deux classes, et j'avais trois fois deux heures pour chaque classe. C'est là qu'on rencontre le réalisme de la vie scolaire et qu'on ne peut pas faire ce qu'on voudrait. Si on pouvait tous s'asseoir au coin du feu tous les soirs et que chacun raconte pendant des heures, le monde serait sûrement meilleur, mais on a des contraintes et des obligations dans le monde dans lequel nous vivons, qu'on le veuille ou non. Donc la question que je me suis posé c'est « qu'est-ce que je vais foutre ? Trois fois deux heures, c'est nul, on ne peut rien faire ».

Donc j'étais loin de vouloir construire la parole vraie d'un être humain, je me suis juste contenté de partager mon travail d'artiste et c'est en tant qu'artiste que je me suis présenté aux enfants. Je leur ai dit : « voilà ce qu'est mon travail, et voilà comment je travaille. » Et c'est l'aspect –peut-être que ça va donner des idées à certains- donc c'est l'aspect qui m'a le plus convaincu moi-même : expliquer ce qu'est un processus de création. Parce que de nos jours en tout cas, les conteurs tels qu'on est là, les trois quarts d'entre nous vivons dans un processus de création. C'est-à-dire que pour la plupart on fait nos versions et puis on les vend ! Il ne faut pas non plus oublier ça. Sinon on se dit : « Salut, est ce que tu veux bien me payer pour que j'aie à raconter des histoires dans ta bibliothèque ? » Là il faut bien apporter quelque chose ! Parce que si tout le monde fait la même chose, ça n'a plus de valeur.

Donc on a une personnalité, et c'est le processus qu'amène une personnalité artistique que j'ai voulu faire partager aux enfants. Donc je dirai juste ce que j'ai fait pendant la première séance mais qui a déterminé tout le reste.

J'ai commencé par raconter une histoire et ensuite, je leur ai distribué le texte dont je m'étais inspiré pour faire cette histoire. Parce que moi j'ai découvert le conte à 40 ans, je l'ai découvert par les bouquins. D'abord par un conteur sur scène, et puis plusieurs évidemment, mais après l'immense répertoire de contes du monde je l'ai vu dans des bouquins. Je ne l'ai pas entendu. Je n'ai pas eu cette chance.

**Question** : quel âge avaient ces enfants François ?

**Réponse de François** : c'était des élèves de sixième.

Donc je leur ai raconté mon histoire et après je leur ai fait lire le texte d'Henri Gougoud qui m'avait servi de base, que j'avais lu un jour et dont je m'étais dit « tiens, ce conte j'ai envie de le raconter. »

Ensuite on a discuté avec les gamins. On a commencé par le jeu des différences : vous m'avez écouté raconter une histoire, vous avez lu le texte qui m'avait inspiré, qu'est-ce que vous avez noté comme différences ? Ça a été un échange assez riche.

Ensuite le boulot, ça a été de dire bon, il nous reste deux séances, voilà des contes. Alors je suis tombé sur des enseignants comme vous, c'est-à-dire super motivés, et c'est un cadeau du ciel. Je voulais vous remercier pour ça parce que les enseignants comme vous (Nathalie L) sont rares, donc précieux. Surtout que comme vous le dites, dans les collèges, c'est pas tous les profs qui sont volontaires pour faire ça, et quand j'allais dans la salle des profs et que les deux profs me présentaient à leurs collègues, les autres me serraient la main avec un petit air moitié pincé, moitié entendu.

Donc merci pour ce travail que vous faites, et merci de faire ça en dehors des heures de présence du conteur parce que c'est bien évidemment... (Nathalie L remercie, François s'interrompt pour dire « je t'en prie »).

Quand j'ai vu que c'était trois fois deux heures au début, je me suis dit « non mais c'est complètement con ! » J'ai dit à la bibliothèque « je ne veux pas, c'est nul ton projet ». Elle m'a dit « oui, mais tu sais, les enseignants sont très investis. Je travaille quasiment avec les mêmes tous les ans, et ceux-là sont vraiment investis, donc c'est possible de faire quelque chose.

Effectivement c'est grâce aux enseignants, parce qu'à la fin de la séance, on se débriefait avec l'enseignant et on se disait ce qu'il faudrait faire avant ma prochaine intervention. C'est comme ça qu'on a pu gagner énormément de temps sur la construction du projet.

Pour terminer rapidement, ce que j'ai ensuite fait, c'est dire aux enfants « voyez, je suis parti d'un texte, j'ai fait ma version, j'ai déliré à ma façon, j'ai mis mon propre vécu, mes propres émotions, mon propre imaginaire dans cette histoire. Maintenant je vous file des textes, vous choisissez celui qui vous intéresse, et démerdez vous pour faire votre version... grosso modo bien sûr.

Je suis désolé mais les contraintes du monde scolaire font que j'ai été obligé de faire des groupes, et qu'il n'y a pas un seul des enfants qui ait eu le temps de raconter une histoire du début à la fin, sinon il aurait fallu faire un choix, c'est-à-dire dire à la classe de 28 enfants : « il y en a trois qui vont raconter, les autres vous allez écouter, ce qui n'est évidemment pas possible.

Donc pour que tout le monde puisse prendre la parole aussi on a découpé les contes en petits bouts et chaque enfant a raconté un petit bout. Sur chaque classe, les groupes étaient plus ou moins autonomes pour le choix des petits bouts. Vous savez comment sont les enfants, ils choisissent, mais ils aiment qu'on les aide à choisir. C'est toujours un jeu.

J'ai fait quatre groupes par classe, ce qui faisait des groupes d'à peu près sept-huit gamins et il fallait découper le conte en sept ou huit parties pour que chacun puisse dire quelques phrases, mais le travail le plus intéressant, c'est le moment où ils étaient en groupe entre eux. Je passais de groupe en groupe et je les écoutais. Il fallait bien passer par l'écrit aussi, parce que sinon quand 28 personnes parlent ensemble, ça non plus ça n'est pas possible. Donc il fallait bien qu'ils notent leurs idées, et quand je regardais ces idées... une autre chose importante, je m'attachais beaucoup à la cohérence, ça fait partie du processus artistique : quand on veut raconter une histoire à un public, le minimum qu'on doit à son public, c'est d'être cohérent. Donc quand je regardais leurs idées je leur disais « regarde, toi tu as écrit ce début, toi tu as écrit ce milieu, seulement si toi qui as écrit ce milieu tu lisais vraiment ce que lui a écrit au début, tu comprendrais que tu ne peux pas écrire ça au milieu parce que ça ne va pas ensemble. »

Donc il y a eu ce travail d'ajustement qui a fait que les gamins ont compris qu'une idée en amenait une autre et qu'on ne pouvait pas faire abstraction de ce qui avait été dit avant quand on veut prendre la parole.

**Mathilde** : c'est d'ailleurs pour ça que c'est compliqué de raconter à deux. Quand les élèves racontent à deux parfois c'est très compliqué car l'un a une vision et celui qui suite une autre. Quand il faut conter la totalité, c'est aussi un exercice.

### Fin du témoignage de François

**Isabelle Gourdet** : Je vais essayer de vous dire des choses qui n'ont pas été dites. Je connais Suzy depuis 5 ans. Je la connaissais par le film et les écrits qu'elle avait faits et je l'ai sollicitée parce que mon petit était dans une école où à la sortie c'était terrible, il y avait beaucoup de violence entre les enfants. Je me suis dit « qu'est-ce que tu peux faire pour essayer de changer ça. J'avais un peu raconté des histoires et un peu chanté alors j'ai écrit un projet.

Sauf que c'était un projet bien différent de ce que j'avais l'habitude de faire jusque-là, c'est-à-dire : « je vais dans un endroit, je raconte des histoires, je fais un spectacle et je dis au revoir et peut-être qu'on se reverra ou peut-être pas ». Là c'était très différent, c'était d'aller de façon régulière rencontrer une classe, et comme je connaissais Suzy de réputation, j'ai souhaité la rencontrer pour être sûre de ne pas faire de bourdes. Elle m'a dit au téléphone « c'est trop compliqué d'en parler comme ça au téléphone, venez prendre un café. » Prendre un café chez Suzy c'était extraordinaire, et je lui ai expliqué le pourquoi, le comment... Elle m'a dit « c'est exactement ce qu'il faut faire, si vous voulez j'ai un groupe sur Paris, venez-y.

Du coup (j'y vais) depuis cinq ans. Le groupe fonctionne une fois par mois. Suzy a trois autres groupes sur le territoire français : un à Clermont Ferrand, un à Saint Etienne, et un à Paris. Ce sont des groupes qui sont ouverts, il faut le savoir. Soit ce sont des gens qui veulent des informations ponctuelles, auquel cas il y a des rencontres possibles avec toi par téléphone ou à ton domicile.

En ce qui concerne le groupe, ce sont des groupes constitués pour qu'il y ait des actions réelles sur le terrain. Quand j'ai commencé j'avais écrit un petit projet –que tu avais d'ailleurs validé Suzy- mais pour fédérer des gens j'avais vraiment envie de construire un projet en commun où tout le monde mette un peu sa « patte ». Que ce soit discuté ensemble. Ça a pris du temps, bien deux ans pour le faire mais ça y est, on a un projet commun et sur le groupe de Paris, et quasi sur Clermont aussi, on présente le même projet. Il va forcément évoluer au fil du temps parce qu'on va rajouter ou enlever des choses, mais il me semblait vraiment important de ne pas avoir juste une seule signature en bas (du projet) mais d'avoir une signature collective.

Du coup quand je suis partie sur ce chemin-là, j'y ai été à fond. J'ai laissé de côté la partie spectacle. J'en fais encore de temps en temps, on m'appelle dans des médiathèques ou autres, mais je consacre tout mon temps à ça. Quand j'ai démarré il y a cinq ans, j'ai été voir – parce que je crois beaucoup au travail de terrain et de territoire- j'ai donc été rencontrer toutes les écoles de ma ville. Parfois il y avait seulement le directeur, parfois l'ensemble des équipes enseignantes etc. Je leur ai présenté les choses et à chaque fois, j'ai parlé de toi Suzy, en disant que tu étais tout à fait disponible pour venir les rencontrer. Mais après on est pris par des contraintes, celles de l'Education Nationale, des contraintes de terrain, et aussi le fait d'avoir ou non rencontré les bonnes personnes.

Donc doucement, doucement, les portes se sont ouvertes, parce que je crois que quand on est sur le bon chemin les portes s'ouvrent. Il y a eu des rencontres, des occasions... Sur Athis j'ai commencé par une école. Je vous dis aussi pourquoi je me suis lancée là-dedans : c'est qu'en dehors d'être effarée par la sortie d'école où les enfants s'insultaient, se tapaient, j'ai un petit garçon qui a beaucoup de mal avec l'école et du coup j'ai commencé par la maternelle. J'avais proposé aux enseignants mais ils n'étaient pas d'accord. On connaît beaucoup ça si on a des enfants.

A partir du CP j'ai été voir l'enseignant et lui ai dit : « si vous voulez je raconte des histoires peut-être une ou

deux fois, vous me direz après, je peux venir... » C'est comme ça que je suis rentrée dans cette école-là. Et puis quand j'ai construit le projet j'ai été dans l'école de mon fils. Chaque fois que je venais, au moins ces jours-là il « avait la banane » pour aller à l'école, donc ça c'était chouette pour moi. Et puis après deux classes. Et puis après le collège d'à côté parce que j'ai eu l'opportunité de rencontrer des gens. Et puis maintenant dans le 91 –on est surtout dans le 91 (l'Essonne), mais maintenant dans le groupe de Paris il y a aussi des gens sur Montreuil, un peu partout dans le 77 (Seine et Marne) aussi et dans le 94 (Val de Marne), c'est chouette parce que ça va faire des petits, ça va essayer.

Alors c'est beaucoup de temps effectivement, de prise de contact, de déplacement, d'aller voir des gens qui ne sont peut-être pas intéressés là mais peut-être un autre jour. Mais ça porte ses fruits et doucement, doucement on y arrive. Et quand je parle de fédérer par rapport au projet, je voulais vraiment mettre une « patte » commune sur ce projet-là, mon but ultime c'est que le travail de Suzy soit le plus entendu et le plus connu et diffusé possible. Du coup, j'ai monté un collectif parce que j'avais tellement démarché et j'avais tellement peur de ne pas pouvoir répondre à tout, et je n'avais surtout pas envie d'être obligée de dire « non » si un directeur ou une enseignante m'appelait. Il y a donc un collectif qui s'est créé et qui s'appelle « les histoires à la bouche ». Il y a également une pétition –je pense que pas mal de gens ici la connaissent.

Pourquoi « les histoires à la bouche » (et au cœur !) ? Je dis juste la raison. C'est parce que quand mon petit était petit, je lui racontais des histoires, parfois en lui disant, parfois en lui lisant, et lorsque j'ouvrais des livres, souvent il me disait « ah non maman, je préfère quand tu me racontes des histoires à la bouche. » Voilà, c'est pour ça qu'il y a ce titre, parfois on ne comprend pas bien...

Donc il y a une pétition qui est en ligne depuis trois ans. Tous les ans je renouvelle, je fais des mises à jour, et puis il n'y a pas très longtemps, Suzy en a parlé hier brièvement, il y a ce courrier à ce ministre Mr Denormandie qui a fait un discours sur France Inter où il parlait des médiateurs. Tu (Suzy) lui as écrit, il n'y a pas eu de réponse, donc nous, les groupes de Saint Etienne, Clermont Ferrand et Paris avons décidé d'écrire aux députés de chacune de nos régions, circonscriptions etc. Je peux en parler ?

**Claire Guillermin** : il n'y a pas de raison de censurer la parole de qui que ce soit !

**Suzy** : *Je vous dis où on en est. Il y a beaucoup de personnes -si on fait l'addition ça fait un peu plus de cent personnes- qui ont écrit. Moi je ne crois pas du tout que ça va marcher. Donc je vous explique, parce que parmi tous ces gens-là, il y en a qui ont pris la responsabilité de le faire. Par rapport à ça, je voudrais que tous les gens qui ont, soit écrit eux-mêmes, soit se sont chargés de demander à d'autres d'écrire, parce que dans la lettre d'accompagnement je disais « demandez aux parents et aux enseignants dont les enfants vous ont entendu.e.s régulièrement raconter des contes », de témoigner. »*

**Mathilde** : en fait l'idée c'est comment faire pour toucher « en haut » l'Education Nationale.

**Suzy** : *moi j'ai expliqué là-dedans parce que je pense que quand on envoie ça aux députés –puisqu'aux députés on leur demande d'écrire au ministre- pour simplement qu'il ait la politesse de me répondre parce que j'ai écrit deux fois et il n'a pas encore répondu. Et c'est le 21 Octobre (2019) que je lui ai envoyé la lettre. Donc j'ai l'intention –si vous acceptez- d'envoyer un mot à vous-mêmes et à tous les gens à qui vous avez demandé de faire un courrier, pour vous demander si les députés vous ont répondu. Je suis sûre que les trois quarts ne vont pas se donner la peine de répondre non plus.*

Alors là, à mon petit niveau personnel, je vais publier la demande du 21 octobre, la demande faite aux députés et le nombre de ceux qui ont eu la politesse de répondre (**Isabelle G** : l'idée c'est de faire une « lettre ouverte »). Je vais publier ça dans les journaux, parce que les députés sont censés autoriser le passage de toutes les lois. On est en train d'en passer, c'est pour ça qu'il y a tellement de grèves, les trois quarts de la population sont contre les décisions que Monsieur Macron est en train d'essayer d'imposer. Donc ces députés sont nos

*représentants, et donc ça ne passera que si eux donnent leur accord. Qu'ils fassent leur boulot. On leur demande simplement dans cette lettre de demander au ministre de bien vouloir me répondre, que cette réponse soit positive ou négative. Je rappelle que la lettre a été envoyée le 21 Octobre (2019), et nous sommes le 25 février (2020). Si vous comptez les mois, il avait quand même le temps de me répondre.*

**Intervention** : est-il possible d'avoir ce courrier ? (le courrier est en copie en bas de page)

**Suzy** : *Je veux juste rajouter que les personnes qui sont concernées, ce sont les enfants qui ne sont pas responsables. Je vous dis ça parce qu'on est en train de courir à la mort, et que ce sont les enfants qui vont payer le prix de cette politique, c'est un scandale.*

**Isabelle Gourdet** : *Ce qu'on a fait, c'est qu'on a envoyé à nos députés la lettre initiale que Suzy a adressée au ministre. Ensuite on a fait un courrier commun en disant « nous travaillons auprès de Madame Platiel qui a sollicité etc. Vous êtes nos députés, vous êtes nos référents, nous vous demandons de répercuter au ministre ce courrier. » La lettre aux députés est très courte. On a des modèles qu'on peut vous envoyer.*

**Suzy** : *Pour ceux qui ne sont pas au courant, voilà ce que j'ai dit dans la lettre :*

Objet de la demande : Éducation et loisirs pour tous

Monsieur le Ministre Julien Denormandie Je vous ai entendu ce matin sur France Culture au cours de l'émission sur le travail des médiateurs scolaires que vous soutenez et j'ai beaucoup apprécié tout ce que vous avez dit, particulièrement que vous étiez convaincu que ces médiations devraient intervenir auprès d'enfants le plus tôt possible et c'est à ce sujet que j'aimerais beaucoup pouvoir vous rencontrer. Je suis une ethnolinguiste africaniste retraitée du CNRS et, dans le cadre de mes recherches, j'ai étudié comment se faisait l'éducation des enfants dans ces sociétés de tradition exclusivement orale. En fait, c'était à travers les contes que leurs enfants apprenaient "La Maîtrise de la parole", ce qui chez eux voulait dire bien plus que la seule acquisition du langage, mais aussi apprendre à devenir un adulte accompli : être humain, être social et individu. Étant donnée l'évolution de ma propre société, dans les années 80, je suis intervenue du C.P. à la 6ème, pendant 3 ans pour vérifier si le conte pouvait apporter une amélioration à l'échec scolaire, au racisme et à la violence. Et effectivement, moi-même et les enseignants avons pu constater à la fois de nets progrès scolaires dans toutes les disciplines ainsi que la suppression de la violence remplacée par une solidarité entre les élèves. M'appuyant sur ces résultats, depuis plusieurs années, j'ai contribué à mettre en place 3 groupes en région parisienne, à Clermont-Ferrand et à St Etienne qui interviennent régulièrement dans des écoles avec toujours, les mêmes résultats positifs. C'est à ce sujet que je souhaiterais vivement vous rencontrer pour voir ensemble comment il serait possible de mieux organiser et généraliser ces interventions. Pour plus de précisions vous pouvez consulter : 3 Articles de moi et un film du CNRS de 2.013 : [http// videotheque. CNRS/doc:4095](http://videotheque.CNRS/doc:4095)

En espérant avoir le plaisir de vous rencontrer bientôt, Cordialement Suzanne Platiel

Pièces jointes (3) : 'Le conte lieu et source du discours.pdf' 'article Launey Platiel.pdf' 'Madame/Monsieur 'LA PAROLE mars15.pdf'

*Ce monsieur dit qu'il est absolument ravi de la création de ce corps de médiateurs, et il ajoute en conclusion « et je trouve qu'il faudrait commencer beaucoup plus tôt. » J'ai pris cette phrase et j'ai écrit sur la base de cette phrase.*



**Discussion** sur le fait que les élus ne lisent pas forcément les courriers qu'on leur envoie, même s'ils sont intéressants, et ne prennent surtout pas le temps de lire les documents joints, ce qui est décourageant.

**Intervention** : Je voudrais juste témoigner de ce qui s'est passé avec la CNV au niveau éducatif. Il y a un groupe qui s'appelle « déclic éducation » qui intervient avec la Communication Non Violente (CNV) dans les écoles. Ce dont ce groupe témoigne, et ce qui a permis que réellement ça se diffuse, c'est que continue le travail de terrain. A un moment ça a réussi à gagner les circonscriptions, les rectorats, à prendre de l'ampleur, à impliquer aussi les cantines, les inspecteurs etc., à les impliquer d'abord sur des territoires très localement, puis de plus en plus largement, et en parallèle de continuer à solliciter le ministre. Et puis une fois, deux fois, trois fois, pas de réponse, pas de réponse, pas de réponse, mais à force d'y retourner, y retourner, y retourner, et de dire « ça a évolué, ça se passe là, et là » hé bien maintenant ça fonctionne !

Brouhaha général...

**Luc Devèze** : on va essayer de s'écouter. On arrive à la fin de nos deux jours d'AAC (Action Artistique Collective), on pourrait encore continuer des heures et des jours sans problèmes mais il faut bien qu'on s'arrête. Ce qui serait bien ce serait de voir, justement –c'est un peu ce qui est en train de se faire- et maintenant, après nos deux jours, qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'on continue ensemble ou chacun de son côté ? Est-ce qu'on se retrouve ? Est-ce qu'on forme des groupes ? Je ne sais pas. On a un peu de temps pour voir à ce qu'il y ait une continuité, et que ça ne s'arrête pas à 16h30, point final. Penser le futur, penser la suite.

La première chose c'est de bien penser à laisser sur la feuille d'émargement vos coordonnées.

**Claire Guillermin** : une fois que j'aurai ces coordonnées, je propose de les redonner à tout le monde.

**Suzy** : *une fois que tu auras toutes ces coordonnées, je te propose d'envoyer les miennes à tous ces gens, et je suis à votre disposition pour discuter avec vous tou.te.s.*